

PQ 2429

.S7 T4

1865

Copy 1



TESTAMENT DE MADAME PATURAL.

PAR  
ÉMILE SOUVESTRE,

LA DEMOISELLE DE SAINT-CYR.

PAR  
MADAME LA COMTESSE DEBROMOWSKA

AVEC VOCABULAIRE



BOSTON.

S. R. CURRIE, 12 SCHOOL STREET.

NEW YORK: F. W. DODDERS. THIRTEENTH: F. BRIDGLEY.

LONDON: JAMES WILSON. CHICAGO: H. CLARK & CO.

1865.

PQ 2429  
.S7 T4  
1865  
Copy 1

# S. R. URBINO'S CATALOGUE

OF

## Standard Educational Works.

FOR THE STUDY OF

### FOREIGN LANGUAGES.

#### French.

OTTO'S FRENCH CONVERSATION GRAMMAR. Thoroughly revised by FERN. BENOIST. Instructor in French at Harvard College. 12mo, cloth. Price \$1.75.

L'INSTRUCTEUR DE L'ENFANCE. (A Best Book for Children to study French.) By L. BENOIST. 12mo, cloth. Price 30 cents.

ELEMENTARY FRENCH READER. By MME. M. GIRAUD. 12mo, boards. Price 40 cents.

LUCIE: FAMILIAR CONVERSATIONS in French and English, for Children. 12mo, cloth. Price 10 cents.

NEW GUIDE TO MODERN CONVERSATION, in French and English. By WILSON & BALCH. 16mo, cloth. Price \$1.00.

SADLER'S *Cours de Français*: or, Exercises for Translating French into French. Annotated and revised by Prof. C. F. GILLIS. 16mo. Price \$1.25.

ÆSOP'S FABLES IN FRENCH. New revised edition. 16mo, cloth. Price 75 cents.

HISTOIRE DE LA MÈRE MICHEL ET DE SON CHAT. Par Louis DE LA BENOISTE. With a Vocabulary. 16mo, cloth. Price 75 cents.

LE PETIT ROBINSON DE PARIS. Par MADAME TOGA. 12mo, cloth. Price 60 cents.

TROIS MOIS SOUS LA NEIGE. Par JACQUES FOUCHÉ. 12mo, cloth. Price 50 cents. Ouvrage couronné par l'Académie Française.

L'HISTOIRE DE FIANCÉ. Par M. LAMÉ FLAURY. 16mo, cloth. Price \$1.50.

LE CLOS-POMMIER. Par AMÉDÉE ACHARD. 12mo, cloth. Price 80 cents.

SOIRÉES LITTÉRAIRES. Converses de Salon. Par MADAME C. H. COHEN (née REINOL). 12mo, cloth. Price 50 cents.

# LE TESTAMENT

DE MADAME P A T U R A L ;

OU,

CE QUI VIENT DU TROMPETTE S'EN VA AU TAMBOUR.

PAR

ÉMILE SOUVESTRE.



c BOSTON:

S. R. URBINO, 13 SCHOOL STREET.

NEW YORK: F. W. CHRISTERN. PHILADELPHIA: F. LEYPOLDT.

BALTIMORE: JAMES S. WATERS. CINCINNATI: R. CLARKE & Co.

1865.

✓

PQ 2429  
'S7T4  
1865

### PERSONNAGES.

MADAME ROBIN, exécutrice testamentaire de madame  
Patural.

MADAME LA MARQUISE DE ROCENCOEF.

MADAME DE LORIEUX.

JEANNETON.

GERTRUDE, servante de madame Robin.

## LE TESTAMENT

### DE MADAME PATURAL;

ou,

CE QUI VIENT DU TROMPETTE S'EN VA AU TAMBOUR.

---

#### SCÈNE PREMIÈRE.

GERTRUDE, *achevant de compter du linge placé dans le meuble à gauche; madame ROBIN écrivant, à son bureau à droite, ce que Gertrude dicte.*

MADAME ROBIN. Cinquante-sept paires de draps... J'ai écrit, Gertrude.

GERTRUDE. C'est tout, madame; voilà l'inventaire de la défunte achevé... Maintenant les héritiers peuvent venir.

MADAME ROBIN. Comme exécutrice testamentaire, je leur ai écrit, et je les attends aujourd'hui à Montargis.

GERTRUDE. Cette brave madame Patural, tant qu'elle a vécu on l'a laissée toute seule; on eût dit qu'elle n'avait pas de famille; la voilà morte, et tout de suite il s'en présente une!

MADAME ROBIN. C'est tout simple, ma bonne; on n'a point de parents et on a des héritiers! Rappelez-vous, d'ailleurs, que ma pauvre amie était une paysanne. Le hasard l'avait fait connaître à M. Patural pendant la révolution, et elle lui rendit de tels services, qu'il ne crut pouvoir s'acquitter qu'en l'épousant.

GERTRUDE. Comme mon pauvre défunt, le tambour-maître du 45°.

MADAME ROBIN. A la différence que la famille de votre mari ne regarda pas son choix comme une mésalliance, tandis que celle de M. Patural ne lui pardonna jamais.

GERTRUDE. C'étaient donc de bien grosses gens?

MADAME ROBIN (*souriant*). Vous les verrez aujourd'hui. Il y a d'abord madame de Rocencoëf qui arrive d'Orléans...

GERTRUDE. Ah! je la connais, celle-là! c'est, comme on disait au régiment, une vieille marquise de Carabas...

MADAME ROBIN. Dont le marquisat est aussi authentique que celui du meunier dans le *Chat botté*.

GERTRUDE. Comment! c'est un titre de contrebande?

MADAME ROBIN. Qu'elle doit à un vieux château acheté par son mari. La véritable noblesse n'a point cette vanité ridicule; les titres sont des ornements qu'elle sait porter parce qu'elle en a l'habitude. Il y a aussi madame de Lorieux... une Parisienne du monde élégant, qui fait de grandes toilettes et de petits vers.

GERTRUDE. Comme le trombone du 45<sup>e</sup>! un muscadin fini, qui portait des boucles d'oreille et qui parlait en rimes. Eh bien! en v'là des particulières dont auxquelles on devra parler avec des mitaines à quatre pouces! (*Confidentiellement.*) Dites donc, madame, faudra peut-être pas leur dire que j'ai servi comme vivandière?

MADAME ROBIN (*souriant*). Cela vous sera difficile; vous avez conservé tant de souvenirs de vos campagnes!

GERTRUDE. Ah! c'est vrai. Dix-huit années de guerre! et de la rude, on peut dire: le froid, la fatigue, la faim avec tout le tremblement! mais c'était près de mon pauvre François, voyez-vous. En nous mariant, le curé avait dit que *rien ne devait séparer ce que le bon Dieu avait uni!* aussi j'aurais suivi mon maître tambour dans les dix parties du monde!

MADAME ROBIN. Je connais mieux que personne votre courage et votre dévouement, ma chère Gertrude.

GERTRUDE. Madame est bien bonne; c'était mon devoir; et, comme a dit un colonel des anciens temps: *Fais ce que dois, et vienne que poussera.*—A propos, madame n'a pas décidé s'il fallait astiquer la batterie de cuisine.

MADAME ROBIN. Nous verrons plus tard. Achevez de ranger ici; je vais continuer l'inventaire.

GERTRUDE. Bien, mon commandant. (*Madame Robin sort par la seconde porte à gauche.*)



## SCÈNE II.

GERTRUDE *seule. rangeant les chaises et époussetant les meubles.*

GERTRUDE. En v'là une créature du bon Dieu ! C'est la meilleure femme que j'aie connue après mon pauvre François !... c'est-à-dire, c'était pas une femme, lui, mais il n'en était pas moins toujours content et prêt à rendre service, comme madame Robin. (*On entend sonner au dehors.*) Tiens, qui est-ce qui sonne donc ? est-ce que ce seraient déjà nos parents ? (*Elle va regarder à la porte du fond.*) Non, c'est une petite paysanne... Ah ! la porte est ouverte... elle entre... par ici, petite, par ici !... (*Elle redescend sur la scène, Jeanneton paraît à la porte du fond.*)

## SCÈNE III.

JEANNETON, GERTRUDE.

JEANNETON (*s'arrêtant timidement sur le seuil*). Pardon, excuse, la bourgeoise, c'est-il par ici que demeure ma marraine ?

GERTRUDE. Ta marraine ? possible, mais faudrait savoir qui elle est.

JEANNETON. C'est une ancienne femme comme vous, qui a été tambour-maître dans un régiment.

GERTRUDE. Hein ? tu veux dire qui a épousé le tambour-maître ?

JEANNETON. Ça se peut bien.

GERTRUDE. Gertrude Ricard ?

JEANNETON. Juste.

GERTRUDE. Ainsi, c'est moi que tu cherches ?

JEANNETON. Vous... c'est-il possible !... Vous êtes madame Gertrude ?

GERTRUDE. Et toi tu serais ?...

JEANNETON (*parlant très-vite*). Jeanneton Piclet, la fille à Thérèse Piclet, la femme à Jérôme Piclet.

GERTRUDE. Ma filleule ?

JEANNETON. Vraie et véritable. Je m'ai lavé la figure, ma marraine ; voulez-vous m'permettre de vous embrasser ?

GERTRUDE. Eh ! viens donc, mon pauvre chat. (*Elle l'embrasse.*) Mais c'est-il bien croyable ! toi si grande fille que ça ?

JEANNETON (*naïvement*). Ah ! pas tout à fait, j'ai mes gros sabots qui me haussent.

GERTRUDE. Eh bien ! je t'aurais pas reconnue, par exemple !

JEANNETON. Ni moi, ma marraine, rapport que je vous avais jamais vue.

GERTRUDE. Au fait, nous ne nous étions pas retrouvées depuis ta naissance. J'ai quitté tout de suite après le Verdier en Brie, et j'ai su, par hasard, que t'étais devenue orpheline... Mais comment donc que te voilà à Montargis ?

JEANNETON. C'est parce que je demeure près d'ici, à Ferrières.

GERTRUDE. Et chez qui que tu es là ?

JEANNETON. Pour le quart d'heure je suis chez moi, ma marraine, ce qui fait que je me trouve dans la rue.

GERTRUDE. Comment ça ?

JEANNETON. Voilà l'histoire : J'avais été gagée par Pierre Godureau pour garder ses dindons, et je puis dire que j'étais la providence de mes bêtes, à preuve qu'elles devenaient grasses comme des personnes établies et qu'elles m'aimaient de cœur ; aussi le bourgeois me considérait et m'avait donné à Pâques une paire de sabots ; mais le brigadier de la gendarmerie est venu tout brouiller.

GERTRUDE. Comment, le brigadier.

JEANNETON. Oui, rapport que pour reconnaître mes dindons, je leur-z-avais donné des noms analogues. Le plus fier et le plus bête je l'avais appelé M. le maire, le plus gourmand M. l'adjoint, le plus méchant le grand gendarme, et ainsi des autres, le tout sans malice ; mais quand le brigadier a appris la chose, il s'est mis dans toutes ses fureurs : il a crié partout que j'insultais l'administration, que j'étais une ennemie du gouvernement ! Alors Pierre Godureau a eu peur, et il m'a renvoyée.

GERTRUDE. Si c'est possible ! De sorte que te voilà sur le pavé ?

JEANNETON. Pas ici, ma marraine, puisque c'est des planches, mais je suis tout de même sans place.

GERTRUDE. Eh bien ! tu vois ce que t'as gagné avec tes moqueries ! Quand on veut rire aux dépens des gens, tôt ou tard ils se revengent.

JEANNETON. Oh ! j'ai bien vu ça par après, ma marraine ! on jette comme ça des pierres dans les arbres et elles vous retombent sur le nez ; aussi j'ai bien promis que c'était fini de rire.

GERTRUDE. Mais en attendant, t'es sans place ?

JEANNETON. Depuis hier, ma marraine, et je viens pour vous prier de me chercher une maison, n'importe laquelle. Je m'emploierai à tout : je servirai les bourgeois aussi bien que les dindons ; j'ai pas de mauvaise fierté.

GERTRUDE. Eh bien ! on verra ça ; qu'est-ce que t'es capable de faire ? Sais-tu un peu de cuisine ?

JEANNETON. Oh ! oui, ma marraine ; c'était moi qui faisais toujours la pâtée pour les bêtes.

GERTRUDE. Et le ménage ?

JEANNETON. Certainement... j'étais chargée du poulailler.

GERTRUDE. Hein ! tu crois donc que je veux te mettre en service chez des oies ?

JEANNETON (*baissant les yeux*). Je ne sais pas, ma marraine ; mais je promets d'avoir bien du courage et bien de la bonne volonté.

GERTRUDE. A la bonne heure ! avec ça on arrive toujours. On s'occupera de toi, fanfan. As-tu au moins un certificat de ton ancien bourgeois ?

JEANNETON. Pardon, excuse ; il devait le faire écrire par M. Rigoulard, le maître d'école, et il a promis de me l'apporter ce matin, avec tous mes papiers de naissance (*regardant la pendule*) ; même que v'là l'heure où je dois le trouver au marché.

GERTRUDE. Alors vas-y ; et quand tu reviendras je te présenterai à madame Robin.

JEANNETON. Merci, ma marraine ! Oh ! je savais ben, moi, que vous ne m'abandonneriez pas ; je le disais toujours aux autres : les anciens militaires, ça a bon cœur !

GERTRUDE. Parce qu'ils connaissent les désagréments de l'existence, vois-tu, et qu'ils ont été trop de fois dans le pétrin pour y laisser les camarades. *Un Français se doit à ses semblables*, comme disait le colonel du 45<sup>e</sup> en sauvant des Prussiens.

JEANNETON. Alors à tout à l'heure, ma marraine.

GERTRUDE. A tout à l'heure, fiotte.

JEANNETON. Je puis laisser là mon paquet, pas vrai?

GERTRUDE. Ah ! tu as un paquet?

JEANNETON. Je crois ben. (*D'un ton grave et un peu mystérieux.*) J'ai fait des économies.

GERTRUDE. Vrai?

JEANNETON (*allant prendre son paquet laissé sur une chaise près de la porte*). Voyez plutôt : une paire de bas, trois chemises et deux jupes de toile ! Je sais ben que c'est du *lusque* ; mais quand on est jeune, faut ben se donner qu'euq' douceur.

GERTRUDE (*lui donnant une tape sur la joue*). Allons, je vois que tu es une fille d'ordre. (*Jeanneton va reporter son paquet sur la chaise.*)

JEANNETON. Par ainsi je m'en vas, ma marraine. (*Regardant au dehors.*) Ah ! mais, quoique c'est donc que cette voiture qui est arrêtée à la porte?

GERTRUDE. Une voiture?

JEANNETON. Avec deux belles dames qui descendent.

GERTRUDE (*allant regarder*). Ah ! mon Dieu, ce sont les héritières de madame Patural !

JEANNETON. Regardez, regardez la vieille, ma marraine ! Elle ressemble au dindon que j'avais appelé M. le marquis.

GERTRUDE. Justement, c'est une marquise.

JEANNETON. Est-ce que ça serait sa femme?

GERTRUDE (*baissant la voix*). Veux-tu bien te taire !

JEANNETON (*parlant bas*). Oh ! et l'autre qui regarde avec un petit morceau de verre. (*Elle fait un geste indiquant l'usage du lorgnon.*) Elle est donc aveugle de naissance?

GERTRUDE. Tais-toi, les voici.

## SCÈNE IV.

JEANNETON, MADAME DE ROCENCOEF, MADAME DE LORIEUX, GERTRUDE.

MADAME DE ROCENCOEF (*entrant la première*). Eh bien ! personne pour nous recevoir ! Voilà qui est d'un sans-gêne insolent.

MADAME DE LORIEUX (*d'un ton prétentieux et lorgnant autour d'elle*). Pas de concierge, pas de tapis, des meubles démodés !... mais c'est un vrai galetas !

GERTRUDE (*s'approchant*). Pardon, mesdames...

MADAME DE ROCENCOEF. Ah ! enfin voici quelqu'un...

MADAME DE LORIEUX (*lorgnant Gertrude*). C'est la portière, ça ?

GERTRUDE (*fièrement*). Du tout, madame, je suis Gertrude, présentement bonne à tout faire de madame Robin, et autrefois vivandière en titre dans le 45°.

MADAME DE ROCENCOEF (*avec un geste de dédain*). Ah !

MADAME DE LORIEUX (*reculant*). Une vivandière !

GERTRUDE (*à part*). Eh bien ! on dirait que ça les suffoque !...

MADAME DE ROCENCOEF (*montrant Jeanneton*). Et cette petite ?

GERTRUDE. C'est ma filleule, madame.

JEANNETON (*saluant*). Jeanneton, gardeuse de dindons, pour vous servir.

MADAME DE LORIEUX. Ah ! quelle horreur !... Avez-vous entendu, marquise ? Il y a donc des êtres qui gardent les dindons ?

JEANNETON (*naïvement*). Dam ! faut ben, puisqu'il y en a qui les mangent !

MADAME DE ROCENCOEF. Voyons, finissons-en. Prévenez madame Robin que je suis ici, madame la marquise de Rocencoëf, née de Rocentuf... ainsi que madame de Lorieux.

MADAME DE LORIEUX. De Paris.

GERTRUDE. Ça suffit, mesdames. (*A part.*) Eh bien ! en v'là des paroissiennes peu avenantes !... plutôt que de les servir je me ferais vivandière de Cosaques !...



MADAME DE ROCENCOEF (*la regardant, dit d'un ton hautain*). Je crois que vous me faites attendre.

GERTRUDE. On y va, on y va !... (*Elle sort par la seconde porte à droite avec Jeanneton.*)

## SCÈNE V.

MADAME DE ROCENCOEF, MADAME DE LORIEUX.

MADAME DE ROCENCOEF. Ces gens ne savent pas à qui ils ont affaire.

MADAME DE LORIEUX. Que voulez-vous, marquise, en province ce sont des sauvages. (*Elle va se mirer et s'arranger à droite.*)

MADAME DE ROCENCOEF. En vérité, je ne comprends pas que j'aie quitté mon château pour cette misérable succession.

MADAME DE LORIEUX (*se mirant toujours*). Ni moi, mon hôtel du faubourg Saint-Germain.

MADAME DE ROCENCOEF. Savez-vous, madame, qu'il m'a fallu renoncer à être marraine d'une cloche ?

MADAME DE LORIEUX. Et moi, marquise, à lire ma dernière élégie dans une grande soirée littéraire.

MADAME DE ROCENCOEF. Je devais recevoir tous les honneurs que l'on rendait autrefois à mes nobles ancêtres.

MADAME DE LORIEUX. On m'avait préparé une ovation.

MADAME DE ROCENCOEF. J'aurais été encensée, madame !

MADAME DE LORIEUX. On m'aurait couronnée, marquise !

MADAME DE ROCENCOEF. Et renoncer à tout cela pour connaître le testament d'une dame Patural ! une paysanne !

MADAME DE LORIEUX. Sans la moindre teinture des belles-lettres !

MADAME DE ROCENCOEF. Entrée dans notre famille malgré nous !

MADAME DE LORIEUX (*arrangeant son châle*). Et qui n'a jamais su porter un cachemire !

MADAME DE ROCENCOEF (*plus bas, avec intérêt*). Vous ne savez pas ce qu'elle a laissé de fortune?

MADAME DE LORIEUX (*de même*). On m'a assuré qu'elle était très à son aise.

MADAME DE ROCENCOEF (*de même*). Au fait, ces gens de rien thésaurisent d'habitude ; c'est une qualité.

MADAME DE LORIEUX (*de même*). Pour leurs héritiers !

MADAME DE ROCENCOEF (*reprenant le ton haut*). Ah ! madame, quelle misère ! penser qu'il faille s'abaisser à recueillir une succession, moi, marquise de Rocencœf, dont les aïeux ont été alliés aux rois chevelus !

MADAME DE LORIEUX (*reprenant également son premier ton*). C'est pourtant vrai, marquise ! Croirait-on que madame de Lorieux, qui règle la mode à Paris et dont tout le monde connaît les vers inédits, se dérange pour venir recevoir une part d'héritage ?

MADAME DE ROCENCOEF. Après cela, on doit quelque chose à ses parents.

MADAME DE LORIEUX. Certainement on ne peut pas refuser ce qui vient d'eux. (*Plus bas à madame de Rocencœf et en parlant plus vivement.*) J'espère qu'elle n'aura pas eu l'audace de disposer de ses biens en faveur de quelque autre !

MADAME DE ROCENCOEF. Oh ! quelle idée, madame ! mais il y aurait de quoi se déshonorer !

MADAME DE LORIEUX. Au fait, nous y avons toujours compté.

MADAME DE ROCENCOEF. Par conséquent ça nous est dû.

MADAME DE LORIEUX. C'est clair. (*Avec amabilité.*) Je vois, marquise, que nous nous entendons admirablement.

MADAME DE ROCENCOEF. C'est tout simple, entre gens de qualité. — Mais voici, si je ne me trompe, l'exécutrice testamentaire.

## SCÈNE VI.

MADAME DE ROCENCOEF, MADAME ROBIN, *entrant par la droite*, MADAME DE LORIEUX.

MADAME ROBIN. Mille excuses, mesdames, si je ne suis pas venue à l'instant ; je cherchais la copie du testament de ma digne amie, que je suis chargée de vous faire connaître.

MADAME DE ROCENCOEF. A la bonne heure, madame, nous vous permettons de nous le communiquer. (*Elle s'assoit.*)

MADAME DE LORIEUX. Surtout passons les détails, je vous prie, et venons aux dispositions essentielles ; j'ai horreur de la prose. (*Elle s'assoit.*)

MADAME ROBIN (*debout et regardant les deux autres dames assises*). Ah !... Asseyez-vous donc, mesdames.

MADAME DE ROCENCOEF (*la regarde d'un air hautain et dit d'un ton sec*). Lisez, ma chère.

MADAME DE LORIEUX (*la lorgnant*). Nous vous écoutons, ma bonne.

MADAME ROBIN. Je suis trop polie, mesdames, pour me souffrir debout. (*Elle prend un fauteuil.*)

MADAME DE ROCENCOEF (*à part*). Qu'est-ce que c'est ?

MADAME DE LORIEUX (*à part*). On dirait qu'elle veut avoir de l'esprit !

MADAME ROBIN. Vous savez sans doute que ma respectable amie avait quitté Montargis peu de mois avant sa mort pour visiter le petit village où elle était née, et qu'elle aimait toujours comme sa véritable patrie.

MADAME DE ROCENCOEF (*à madame de Lorieux*). Quelle idée peuple ! (*A madame Robin.*) Et où était ce village ?

MADAME ROBIN. Au centre de la Brie.

MADAME DE LORIEUX. Ah ! fi ! l'horreur ! est-ce qu'on peut regarder comme sa patrie un endroit où l'on fabrique du fromage ?

MADAME ROBIN. Mon amie en avait fabriqué, madame, et elle se le rappelait... D'ailleurs son voyage



avait un autre but. Elle voulait savoir s'il ne survivait point quelques membres de sa propre famille.

MADAME DE ROCENCOEF. Comment ! pour les favoriser à nos dépens ?

MADAME DE LORIEUX. Elle aurait eu l'idée de nous dépouiller ?

MADAME DE ROCENCOEF. Quand on a l'honneur d'avoir des parentes comme nous, on n'en cherche point d'autres !

MADAME ROBIN. Rassurez-vous : madame Patural n'en a point trouvé, et c'est alors qu'elle s'est décidée à écrire le testament qui vous donne des droits à sa fortune.

MADAME DE ROCENCOEF (*approchant son fauteuil de madame Robin*). Voyons le testament.

MADAME DE LORIEUX (*s'approchant également*). Nous écoutons.

MADAME ROBIN. Vous saurez d'abord, mesdames, que cette fortune se compose de deux fermes, valant chacune cent mille francs.

MADAME DE LORIEUX et MADAME DE ROCENCOEF (*ensemble*). Cent mille francs !

MADAME DE LORIEUX. Mais alors cette pauvre madame Patural était riche !

MADAME DE ROCENCOEF. J'ai toujours dit que cette femme devait avoir du mérite.

MADAME ROBIN. Elle possédait, en outre, une forêt estimée vingt mille écus.

MADAME DE ROCENCOEF et MADAME DE LORIEUX (*ensemble*). Une forêt !

MADAME ROBIN. Avec un moulin et des prairies qui produisaient environ cent louis de rente.

MADAME DE LORIEUX (*vivement*). Mais c'est une fortune de quatre cent mille francs !

MADAME DE ROCENCOEF. Ah ! cette chère défunte !

MADAME DE LORIEUX. Je suis tout attendrie !

MADAME DE ROCENCOEF (*à madame Robin, avec une majesté grotesque*). Voyons le testament de MA COUSINE DE PATORAL.

MADAME ROBIN (*souriant*). Le voici, mesdames... je passe sur-le-champ aux dispositions qui vous intéressent.

MADAME DE ROCENCOEF et MADAME DE LORIEUX.  
C'est cela. (*Elles se penchent toutes deux vers madame Robin pour mieux entendre.*)

MADAME ROBIN (*lisant*). "Moi, femme Patural, etc., n'ayant pu retrouver personne de ma famille et ne pouvant enrichir mes propres parents, je me suis décidée à enrichir ceux de mon mari."

MADAME DE LORIEUX. La digne femme !

MADAME DE ROCENCOEF. C'est d'une personne de race !

MADAME ROBIN (*lisant*). "Ces parents se réduisent à deux... il y a d'abord madame la marquise de Rocencœuf, très-noble et très-illustre dame, qui compte beaucoup moins de quartiers que de ridicules..."

MADAME DE ROCENCOEF (*qui écoutait d'un air souriant, change de figure*). Plait-il ?

MADAME DE LORIEUX (*riant*). Ne prenez donc pas garde, c'est une plaisanterie. Cette chère parente était pleine d'esprit. (*A madame Robin.*) Continuez, de grâce.

MADAME ROBIN (*continuant*). "Il y a ensuite madame de Lorieux la Parisienne, muse très-connue dans le monde élégant, et qui fait faire ses vers comme ses chapeaux..."

MADAME DE LORIEUX (*changeant de visage*). Comment ? que signifie ?...

MADAME DE ROCENCOEF (*riant*). Rien ; la chère cousine répète ce qu'elle avait entendu dire... Avouez que c'est charmant ! (*A madame Robin.*) Allez toujours, madame.

MADAME ROBIN (*lisant*). "Toutes deux concourront au partage de ma succession à défaut de mes propres parents, mais aux conditions suivantes."

MADAME DE ROCENCOEF et MADAME DE LORIEUX (*ensemble*). Il y a des conditions ?

MADAME ROBIN (*lisant*). "Comme je ne veux pas enrichir des gens qui mépriseraient ce que j'ai été, j'exige que mes héritières ne soient admises au partage qu'après avoir revêtu un habit de paysanne semblable à celui que je portais autrefois..."

MADAME DE ROCENCOEF et MADAME DE LORIEUX (*poussant un cri*). Ah !

MADAME ROBIN (*en appuyant sur les mots*). “ Et après s’être montrées dans ce costume à mon exécutrice testamentaire, madame Robin, devant laquelle elles devront danser la bourrée.”

MADAME DE ROCENCOEF et MADAME DE LORIEUX (*se levant*). Quelle atrocité !

MADAME DE ROCENCOEF. Moi, danser la bourrée ! . . .

MADAME DE LORIEUX. M’habiller en paysanne !

MADAME DE ROCENCOEF. Une descendante des rois chevelus !

MADAME DE LORIEUX. Une femme qui règle la mode au faubourg Saint-Germain !

MADAME DE ROCENCOEF (*à madame Robin*). Votre amie, madame, est une impertinente !

MADAME DE LORIEUX. Nous ferons casser le testament !

MADAME ROBIN. Très-bien ; mais comme lui seul vous donne des droits, vous devrez alors renoncer à l’héritage.

MADAME DE LORIEUX (*à part*). C’est vrai !

MADAME DE ROCENCOEF (*à part*). Elle a raison !

MADAME ROBIN (*souriant*). Au reste, vous ferez vos réflexions, mesdames. En attendant, la maison de madame Patural est à votre disposition. J’ai fait préparer de ce côté un appartement pour madame la marquise (*elle montre le côté gauche*) ; celui de madame de Lorieux est ici (*elle montre la première porte à droite*). Si quelque chose leur manque, elles voudront bien sonner ; Gertrude sera à leurs ordres. (*Elle fait quelques pas pour sortir, puis revient.*) Chacune de ces dames trouvera chez elle un habillement complet de fille de basse-cour.

MADAME DE LORIEUX (*se retournant indignée*). Hein ?

MADAME DE ROCENCOEF (*de même*). Par exemple ! (*Madame Robin salue et sort par le fond.*)

## SCÈNE VII.

MADAME DE LORIEUX, MADAME DE ROCENCOEF.

MADAME DE ROCENCOEF. Quelle insolence !

MADAME DE LORIEUX. C'est-à-dire que si j'étais à Paris, j'en aurais une crise de nerfs !

MADAME DE ROCENCOEF. Ces petites gens s'imaginent qu'on tient à leurs biens !

MADAME DE LORIEUX. Comme si on n'était pas au-dessus de cela !... Quand il vous reste le monde et la littérature !...

MADAME DE ROCENCOEF. Si je regrette quelque chose de cet héritage, ce sont seulement les fermes ! parce que les fermes, c'est d'un grand ton !...

MADAME DE LORIEUX. Moi je regrette surtout la forêt... il y a là des oiseaux, des ombrages, c'est poétique !... et puis on peut faire des coupes.

MADAME DE ROCENCOEF. Le moulin aussi me plaisait par son caractère féodal.

MADAME DE LORIEUX. Et les prairies, avec leurs papillons, leurs fleurs, leurs zéphyrs !... On va rêver sous les saules !...

MADAME DE ROCENCOEF. Et l'on vend le foin !

MADAME DE LORIEUX (*avec sentiment*). Ah ! madame, je vois que vous sentez la nature comme moi ! (*Changeant de ton.*) Mais on nous met ces biens à un prix impossible.

MADAME DE ROCENCOEF. Les acquérir, ce serait nous déshonorer !

MADAME DE LORIEUX. De sorte que nous sommes décidées, n'est-ce pas ?

MADAME DE ROCENCOEF. Bien décidées !

MADAME DE LORIEUX. Vous promettez de ne point remplir la clause du testament ?

MADAME DE ROCENCOEF. Positivement ; et vous, madame ?

MADAME DE LORIEUX. Tout à fait.

MADAME DE ROCENCOEF. Du reste, je n'y pense déjà plus.

MADAME DE LORIEUX. Ah ! mon Dieu ! je l'ai déjà oublié !

MADAME DE ROCENCOEF (*à part, toute pensive*). Plus de deux cent mille francs ! comme cela relèverait le noble nom de Rocencoëf !

MADAME DE LORIEUX (*de même*). Près de cent mille écus ! cela payerait tant de toilettes et d'équipages !

### SCÈNE VIII.

GERTRUDE, JEANNETON, MADAME DE LORIEUX, MADAME DE ROCENCOEF.

GERTRUDE. Ainsi ce sont là tous tés papiers ?

JEANNETON (*tenant des papiers à la main*). Oui, ma marraine ; le bourgeois a bien dit qu'il n'y manquait rien.

GERTRUDE (*montrant le bureau*). Mets-les là, je vais prévenir madame Robin. (*Elle entre à droite.*)

MADAME DE ROCENCOEF. Ah ! voici cette petite campagne.

MADAME DE LORIEUX. Avec le costume qu'on voulait nous faire prendre.

JEANNETON (*à part*). Ce sont les héritières. (*Elle salue.*)

MADAME DE ROCENCOEF (*à part*). Je suis bien aise de voir comment se portent ces habits de manant. (*Elle met ses lunettes et regarde Jeanneton.*)

MADAME DE LORIEUX (*à part*). Il faut que j'examine la coiffure. (*Elle lorgne Jeanneton.*)

JEANNETON (*à part, déconcertée*). Quoi qu'elles ont donc à me reluquer comme ça ? ... Est-ce que j'ai quelque chose de malpropre après moi ? (*Elle regarde derrière elle.*)

MADAME DE ROCENCOEF (*à part*). Après tout, une personne de qualité donnerait à cet habit-là un grand air !

MADAME DE LORIEUX (*à part*). Eh bien ! il n'est pas si mal ce costume ... le jupon est court, et quand on a la jambe bien faite ...

JEANNETON (*de plus en plus décontenancée, à part*). Sûrement j'ai queq'chose ... (*Toussant haut per se don-*



ner une contenance.) Hem ! hem ! (*A part.*) C'est pas tout de même honnête de regarder les gens comme une cathédrale ... (*Toussant haut.*) Hem ! hem ! (*Elle finit par tourner le dos à la marquise et à madame de Lorieux, et elle va vers la porte du fond en chantonnant.*)

MADAME DE LORIEUX (*à part, très-vivement*). Mais, j'y pense, s'il n'y avait qu'une de nous à obéir aux conditions imposées, elle aurait tout !

MADAME DE ROCENCOEF (*à part, d'un air de profonde méditation*). Si je me déguisais seule, il n'y aurait que moi à hériter ...

MADAME DE LORIEUX (*à part, comme si elle avait pris une résolution.*) Allons ! (*Haut, à madame de Rocencoef.*) Marquise, rien ne me retient plus ici, je remonte en voiture pour Paris.

MADAME DE ROCENCOEF. Moi, pour Orléans, madame.

MADAME DE LORIEUX. J'ai votre parole ?

MADAME DE ROCENCOEF. Et moi la vôtre ?

MADAME DE LORIEUX (*saluant*). Madame la marquise ...

MADAME DE ROCENCOEF (*saluant prétentieusement*). Madame ... (*Madame de Lorieux s'avance vers la porte du fond comme si elle allait sortir, puis elle se détourne, et voyant que madame de Rocencoëf ne l'aperçoit pas, elle entre vivement dans la chambre à droite précédemment désignée par madame Robin.*)

MADAME DE ROCENCOEF (*se retournant et n'apercevant plus madame de Lorieux à la porte du fond*). Elle est partie ... vite, entrons ! (*Elle court à la chambre de gauche de manière à y entrer presque au moment même où madame de Lorieux entre dans celle de droite.*)

JEANNETON (*qui les a vues sans comprendre le mystère qu'elles ont mis dans leur sortie*). Eh ben ! quoi donc qu'elles ont ? On dirait qu'elles se cachent comme pour aller manger les pommes du voisin ! Après ça, j'aime mieux qu'elles soient dehors que dedans ! M'ont-elles dévisagée, au moins ! J'en étais si ahurie que j'aurais voulu me mettre dans mes poches.

## SCÈNE IX.

JEANNETON, GERTRUDE, MADAME ROBIN.

GERTRUDE. Tenez, la v'là, notre maîtresse... Salue madame Robin, flotte. (*Elle fait passer Jeanneton devant elle.*)

JEANNETON (*saluant*). Votre servante, madame.

MADAME ROBIN. C'est vous, mon enfant, qui cherchez à vous placer?

JEANNETON (*timidement*). Oui, madame.

GERTRUDE. N'aie pas peur, va, madame te mangera pas. (*A madame Robin.*) Ces jeunesses, c'est timide, ça n'a pas vu le feu. (*A Jeanneton.*) Dis ton fait à la bourgeoise. (*Gertrude va porter sur le bureau du fond un carton qu'elle tient; elle s'occupe à ranger sur le dernier plan, puis sort un instant.*)

JEANNETON (*en s'enhardissant, à madame Robin*). Eh bien! madame connaît la chose... je voudrais ben qu'elle me trouve, si c'était un effet de sa part, que'q' basse-cour ou n'importe quelle autre bonne maison ousqu'on gagnerait son pain... avec un peu de beurre dessus!

MADAME ROBIN (*souriant*). C'est-à-dire que vous voulez une place lucrative?

JEANNETON. Oh! c'est pas pour moi, madame; mais c'est rapport à mon petit frère, qui est encore trop mou-tard pour gagner de quoi, et qu'il faut bien que je lui donne de ma part.

MADAME ROBIN. Ah! Gertrude ne m'avait point parlé de cela.

JEANNETON (*baissant la voix*). C'est que je lui en ai rien dit, madame. Pour la première fois que je voyais ma marraine, j'ai pas voulu la tourmenter. Si je lui avais parlé de Pierrot, peut-être ben qu'elle aurait cru qu'il avait besoin de sa bonté, et je venais pas ici pour ça. Tant que je pourrai gagner, oui, Pierrot n'aura rien à demander aux autres que leur amitié. Puisque ma mère est morte et que je suis sa sœur aînée, c'est comme mon enfant; je lui donnerais mon sang, voyez-vous, madame! et v'là pourquoi je voudrais de forts gages, en travaillant

tant que je pourrai, à cette seule fin de donner du contentement à Pierrot.

MADAME ROBIN (*avec intérêt*). Vous êtes une brave fille, Jeanneton !

JEANNETON (*baissant les yeux*). Madame est ben honnête.

MADAME ROBIN. Et il ne vous reste plus aucun parent ?

JEANNETON. Faites excuse, madame, il me reste le petit Pierrot.

MADAME ROBIN. Il est à Ferrières ?

JEANNETON. Chez la mère Breton, qui le soigne comme un prince. Ah ! faut voir aussi, madame, quel chérubin ! surtout maintenant que j'ai donné ma bonne jupe pour lui faire un habit neuf ! il est fier comme un jeune coq, et avec ça si câlin ! il vous embrasse, il vous appelle ma petite Jeanneton, ma jolie Jeanneton ! ça fait toujours plaisir, vous comprenez ? Et puis, si vous saviez comme il obéit ! jamais on ne l'a averti deux fois ! un vrai ange du paradis, quoi, madame, hormis qu'il oublie toujours de se moucher.

MADAME ROBIN. Et il ne reste plus que vous deux ?

JEANNETON. Hélas ! oui.

MADAME ROBIN. Votre famille était pourtant de Ferrières ?

JEANNETON. Faites excuse, madame ; mes parents étaient venus de bien loin, à ce que j'ai entendu dire, d'un petit village qui s'appelait le Verdier.

MADAME ROBIN. Dans la Brie ?

JEANNETON. Justement.

MADAME ROBIN. Et ils s'appelaient ?...

JEANNETON. Piclet.

MADAME ROBIN (*ayant l'air de chercher à se rappeler*). Piclet !... Ce nom ne m'est pas inconnu... mais vous devez avoir des papiers ?

GERTRUDE (*qui vient de rentrer*). Certainement, ils sont là sur le bureau de madame. (*Elle montre le bureau au fond.*)

MADAME ROBIN. Voyons. (*Elle va au bureau et se met à examiner les papiers qui y ont été déposés par Jeanneton.*)



GERTRUDE (*venant à Jeanneton, à demi-voix*). Quand je t'avais avertie qu'il fallait pas avoir peur ! Comme disait mon défunt : *L'effroi n'est pas française ! ... et toi, t'es Française !* (*Elle retourne ranger au fond.*)

JEANNETON (*seule sur le devant*). C'est ben vrai que cette brave dame a l'air d'être la reine des femmes.

MADAME ROBIN (*qui a parcouru les papiers*). Ah ! mon Dieu ! est-ce possible ?

GERTRUDE (*se retournant*). Quoi donc ?

JEANNETON (*s'approchant*). Madame a vu que'qu' mauvaise chose ?

MADAME ROBIN. Au contraire ! Ah ! ma chère enfant ! s'il était vrai ... le petit Pierrot et toi, vous ne manqueriez plus de rien.

GERTRUDE et JEANNETON. Comment ?

MADAME ROBIN. Un moment ... il faut que je vérifie et que je m'assure. (*Elle va au cartonnier à gauche, et consulte des papiers.*)

GERTRUDE (*bas à Jeanneton*). Tu vas voir qu'elle te trouvera que'qu' bonne place !

JEANNETON. Peut-être d'fillette de basse-cour dans que'qu' château ! Oh ! si c'était possible ! je serais-t-y heureuse ! je les soignerais-t-y mes poulets, mes canards, mes dindons ! je les aimerais-t-y ! ... et mon petit Pierrot aussi ... Oh ! rien que l'idée, ça me met des ailes à mes sabots ; y me semble que je vais m'envoler. (*Elle se met à chanter et à danser.*) Tra la la la ... (*Gertrude est retournée au fond, vers madame Robin.*)

## SCÈNE X.

LES MÊMES : MADAME DE ROCENCOEF sortant de la chambre à gauche, en habit de gardeuse de dindons ; MADAME DE LORIEUX sortant un peu après de la chambre à droite, dans le même costume.\*

\* Les deux costumes, quoique de même nature, doivent différer pour la couleur et les détails. Une des deux femmes peut avoir un chapeau de pastoure, l'autre une coiffe ; il faut que toutes deux aient des jupons très-courts.

MADAME DE ROCENCOEF (*à part, sans voir personne*).  
Madame de Lorieux est partie, je serai seule héritière.

JEANNETON (*l'apercevant*). Tiens ! une autre *pastoure* ! Est-ce qu'elle vient aussi chercher une place ?

MADAME DE LORIEUX (*paraissant à droite, à part*).  
N'oublions pas que ce déguisement va nous rapporter cinq cent mille francs !

JEANNETON (*l'apercevant, à part*). Encore une autre ! Ah ! çà, mais c'est donc ici le rendez-vous des gardeuses de dindons ? (*Madame Robin est au fond, le dos tourné, et montrant des papiers à Gertrude, qui fait des signes d'étonnement ; Jeanneton est un peu remontée, de sorte que madame de Rocencoëf et madame Lorieux occupent seules le devant de la scène ; toutes deux s'avancent sans s'apercevoir d'abord.*)

MADAME DE LORIEUX (*reconnaissant madame de Rocencoëf*). Que vois-je !

MADAME DE ROCENCOEF (*reconnaissant madame de Lorieux*). Madame de Lorieux !

MADAME DE LORIEUX. Ah ! quelle perfidie !

MADAME DE ROCENCOEF. C'est une trahison !

GERTRUDE et MADAME ROBIN (*se retournant*). Ah !

MADAME ROBIN (*riant*). J'en étais sûre !

GERTRUDE. Qu'est-ce que c'est que ces deux mardigras ?

MADAME DE LORIEUX. C'est ainsi que vous tenez vos promesses, madame ?

MADAME DE ROCENCOEF. Voilà donc le cas qu'il faut faire de votre parole ?

MADAME DE LORIEUX. Vous espériez m'exclure du partage !

MADAME DE ROCENCOEF. Vous vouliez me dépouiller !

MADAME DE LORIEUX. Mais j'ai rempli les conditions, madame.

MADAME DE ROCENCOEF. Moi aussi, madame ?

MADAME DE LORIEUX. J'ai une coiffe de toile.

MADAME DE ROCENCOEF. J'ai des sabots !

MADAME DE LORIEUX. Et je danserai la bourrée.

MADAME DE ROCENCOEF. Je la danse, madame !

MADAME DE LORIEUX. Pas avant moi, madame !

(Toutes deux se mettent à danser ridiculement la bourrée en chantant. Gertrude et Jeanneton se tordent de rire.)

(Madame Robin se tient dans le fond et rit plus modérément. Elle s'avance enfin vers madame de Rocencoëf et madame de Lorieux.)

MADAME ROBIN. Assez, mesdames, de grâce !

MADAME DE ROCENCOEF. Vous êtes témoin, madame, que j'ai obéi au testament.

MADAME DE LORIEUX. Comme moi !

MADAME DE ROCENCOEF. L'héritage m'appartient.

MADAME DE LORIEUX. C'est-à-dire que j'en aurai ma part.

JEANNETON. Ah ! bah ! par ainsi c'est pour de l'argent qu'elles se sont déguisées comme ça, ces pauvres dames, et qu'elles nous ont donné le bal ? Mais alors, c'est comme les sauteurs de corde qui sont venus au village et qui dansaient pour des gros sous !

MADAME DE ROCENCOEF et MADAME DE LORIEUX. Comment !

GERTRUDE. Ces dames prennent plus cher, voilà la différence.

MADAME DE ROCENCOEF. Impertinente !

GERTRUDE (à demi-voix, à Jeanneton.) Et avec ça que pour s'exclure du partage elles s'étaient menties l'une à l'autre.

JEANNETON. C'est-il possible ! (Avec conviction.) Ah ben ! par exemple, je ne suis qu'une pauvre fille, j'ai jamais fréquenté que les volailles de maître Godureau, et je sais lire que dans les almanachs, mais j'ai pas oublié ce que m'a dit notre curé, et plutôt que de mentir j'aimerais mieux manger des croûtes dans de l'eau claire, et aller nu-pieds par les chemins... j'aimerais mieux... tout... et même n'importe quoi !

MADAME ROBIN. Bien, Jeanneton, tu es une honnête fille. (Ironiquement.) Mais ces dames, vois-tu, ont plus d'esprit que toi ; elles ont trouvé que rien ne devait coûter pour être héritière de madame Patural dans le cas où, selon son testament, elle ne laisserait aucun parent ! En conséquence, elles ont pris le costume de ferme, et elles ont dansé la bourrée pour nous !... je les en remercie au

nom de mon amie (*présentant Jeanneton*), et je leur présente la seule et légitime héritière.

JEANNETON. Moi !

MADAME DE ROCENCOEF et MADAME DE LORIEUX (*en même temps que Jeanneton*). Elle !

GERTRUDE (*en même temps que les précédentes*). Jeanneton !

MADAME ROBIN. Le hasard vient à l'instant même de me faire découvrir dans cette enfant une petite-nièce de madame Patural.

TOUTES. Dieu !

MADAME ROBIN. Par conséquent, la clause du testament est sans objet, et c'est à elle seule que tout appartient.

JEANNETON. Si c'est possible !

MADAME DE ROCENCOEF. Ah ! les jambes me manquent ! (*Elle se laisse tomber sur un fauteuil.*)

MADAME DE LORIEUX. Je suis anéantie ! (*Elle se laisse tomber sur un fauteuil.*)

JEANNETON. Tout à moi !... Ah ! ma marraine... Ah ! madame Robin... mais alors je suis riche... riche ! Ah ! quel bonheur pour Pierrot !

GERTRUDE. Eh bien ! à la bonne heure, fallait que ça arrivât comme ça. L'héritage de l'ancienne vachère devait appartenir à la gardeuse de dindons, parce que, comme on disait dans le 45° : —

*Ce qui vient du trompette s'en va au tambour.*

# VOCABULAIRE.

---

## PAGE 3.

*meuble,  
tant qu'elle,  
on eût dit,  
tous de suite,  
ma bonne,  
d'ailleurs,  
ne crut pouvoir,  
tambour-maitre,  
mésalliance,*

furniture.  
whilst she.  
it might have been said.  
all at once.  
my good woman.  
besides.  
he thought he could not.  
drum-major.  
disparagement.

## PAGE 4.

*bien grosses gens,  
il y a,  
d'abord,  
doit,  
muscadin,  
v'la (voilà),  
devra,  
faudra pas,  
de la rude,  
fais ce que doit, et vienne  
ce que poussera,  
astiquer,  
batterie,*

very rich people.  
there is.  
first.  
owes.  
dandy.  
behold.  
ought.  
one must not.  
a rough one.  
do your duty, come what will.  
  
to polish.  
coppers and tins.

## PAGE 5.

*époussetant,  
prêt,  
au dehors,  
du fond,  
seuil,  
bourgeoise,  
marraine,  
faudrais savoir,  
se peut bien,  
filleule,*

dusting.  
ready.  
outside.  
background.  
threshold.  
Mrs., ma'am,  
godmother.  
it is necessary to know.  
may be.  
godchild.

## PAGE 6.

*sabots,  
haussent,  
rapport,  
au fait,  
gagée,  
à preuve,  
pâques,  
il s'est mis dans toutes ses  
fureurs,  
avoir peur,  
de sorte que,*

wooden shoes.  
raise up.  
because.  
indeed.  
hired.  
as a proof.  
easter.  
he became very angry.  
  
to be afraid.  
so that.

## PAGE 7.

*n'importe,  
qu'est ce que t'es,  
un peu de cuisine,  
ménage,  
poulailler,  
oies,  
à la bonne heure,  
vas-y,*

no matter.  
what art thou?  
a little about cooking.  
housekeeping.  
poultry yard.  
geese.  
well and good.  
go there.

## PAGE 8.

*trop de fois,*  
*petrin,*  
*se doit à ses semblables,*  
*fiotte,*  
*lusque,*  
*qu'eug (quelque),*  
*je m'en va,*  
*se taire,*  
*lorgnen,*  
*tais-toi,*  
*les voici,*

too many times.  
 scrape.  
 belongs to his fellow-men.  
 girl.  
 luxury.  
 some.  
 I go.  
 to be silent.  
 eye-glass.  
 hush.  
 here they are.

## PAGE 9.

*sans-gêne,*  
*concierge,*  
*démodés,*  
*vrai galetas,*  
*fièrement,*  
*du tout,*  
*faut ben (bien),*  
*puisqu'il y en a,*  
*peu avenantes,*

indifference.  
 door-keeper.  
 out of fashion.  
 real hovel.  
 proudly.  
 not at all.  
 it is necessary.  
 as there are some.  
 not very prepossessing.

## PAGE 10.

*on y va,*  
*à qui ils ont affaires,*  
*elle va se mirer,*  
*teinture,*  
*malgré,*

we are going.  
 with whom they have to do.  
 she places herself before the mirror.  
 tinge, touch.  
 despite of.

## PAGE 11.

*très à son aise,*  
*au fait,*  
*gens de rien,*  
*thésaurissent,*  
*qu'il faille s'abaisser,*  
*âieux,*  
*dont,*  
*ses biens,*

very comfortably off.  
 in fact.  
 common people.  
 hoard up, economize.  
 that I must humble myself.  
 ancestors.  
 of whom.  
 her property.

## PAGE 12.

*à la bonne heure,*  
*me souffrir debout,*  
*reut avoir d'esprit,*  
*quelle idée peuple,*  
*fabrique,*

very well.  
 to allow myself to stand.  
 tries to be witty.  
 what a common (low) idea.  
 makes.

## PAGE 13.

*but,*  
*survivait,*  
*à nos dépens,*  
*valant chacun,*  
*en outre,*  
*défunte,*  
*sur-le-champ,*

object, end.  
 survived.  
 at our expense.  
 each being worth.  
 besides.  
 deceased.  
 immediately.

## PAGE 14.

*veuve,*  
*n'ayant pu,*  
*plait-il,*  
*ne prenez donc pas garde,*  
*pleine d'esprit,*  
*fait faire,*  
*concourront,*  
*à défaut,*  
*avoir revêtu,*  
*autrefois,*

widow.  
 not having been able.  
 if you please.  
 do not mind it.  
 full of wit.  
 has made.  
 will agree.  
 for want of.  
 having put on.  
 heretofore.

(LE TESTAMENT.)



## PAGE 15.

*poussant,  
appuyant,  
s'être montrées,  
bourrée,  
leur manque,  
puis,  
chez elle,  
basse-cour,*

uttering.  
emphasizing.  
having shown themselves.  
borec.  
is wanting.  
then.  
in her room.  
poultry-yard.

## PAGE 16.

*c'est-à-dire,  
crise de nerfs,  
ces petites gens,  
qu'on tient à leurs biens,  
au-dessus,  
c'est d'un grand ton,  
faire des coupes,  
saules,  
de sorte que,  
du reste,*

that is to say.  
a nervous attack.  
these low people.  
that one cares for their property.  
above.  
that sounds well.  
cut wood.  
willows.  
so that.  
however.

## PAGE 17.

*tant,  
prévenir,  
comment se portent,  
manant,  
lunettes,  
coiffure,  
lorgne,  
reluquer,  
malpropre,  
toussant,*

so many.  
inform.  
how they wear.  
peasant.  
spectacles.  
head-dress.  
looks at (through her eye-glass).  
to leer upon, to cast sheep's eyes.  
dirty.  
coughing.

## PAGE 18.

*s'il n'y avait qu'une,  
seule,  
allons,  
rien ne me retient,  
ne l'aperçoit pas,  
mis,  
sortie,  
quoi donc qu'elles ont ?  
se cachent,  
après ça,  
j'aime mieux,  
dehors que dedans,  
devisager,  
ahurie,  
j'aurais voulu,*

if there was but one.  
alone.  
well.  
nothing detains me.  
does not perceive her.  
put.  
going out.  
what is the matter with them ?  
hide themselves.  
after all.  
I like better.  
out than in.  
to stare at.  
amazed.  
I could have wished.

## PAGE 19.

*n'aie pas peur,  
ça,  
dis ton fait,  
carton,  
plan,  
s'enhardissant,  
si c'était un effet de sa part,  
que'q',  
ous-qu'on,  
dessus,  
rapport,  
moutard,  
cru,  
il avait besoin,*

do not fear.  
she.  
tell thy story.  
paper box.  
space between the side scenes.  
takes courage.  
by your influence.  
some.  
where one.  
upon.  
on account of.  
young boy.  
thought.  
he needed.

(LE TESTAMENT.)

## PAGE 19.

*je venais pas,  
tant que,  
forts gages,*

I did not come for this.  
whilst.  
good wages.

## PAGE 20.

*je pourrai,  
qui le soigne,  
maintenant,  
câlin,  
jamais on ne l'a averti  
deux fois,  
se moucher,  
de bien loin,  
entendu dire,  
vous devez,  
là,*

I can.  
who takes care of him?  
now.  
roguish.  
he is never to be spoken to the second  
time.  
to wipe the nose.  
from a great distance.  
heard say.  
you ought.  
there.

## PAGE 21.

*qu'il fallait pas avoir peur,  
parcouru,  
manqueriez,  
cartonnier,*

you must not be afraid.  
looked over.  
will want.  
paper box.

## PAGE 22.

*tiens,  
va rapporter,  
que vois-je?  
mardis-gras,*

see.  
will bring.  
what do I see?  
carnival.

## PAGE 23.

*se tordent,  
temoin,  
par ainsi,  
sauteurs de corde,  
gros sous,  
prennent plus cher,  
aimer mieux,  
nu-pieds,*

are convulsed.  
witness.  
thus.  
rope-dancers.  
a cent.  
want a great deal more.  
to like better.  
barefoot.

## PAGE 24.

*anéantie,  
vachère,  
s'en va,*

annihilated.  
cow-keeper.  
goes to.

(LE TESTAMENT.)



LA

# DEMOISELLE DE SAINT-CYR :

PROVERBE EN DEUX ACTES.

PAR

MADAME LA COMTESSE DROHOJOWSKA.



BOSTON:

S. R. URBINO, 13 SCHOOL STREET.

NEW YORK: F. W. CHRISTERN. PHILADELPHIA: F. LEYPOLDT.

BALTIMORE: JAMES S. WATERS. CINCINNATI: R. CLARKE & Co.

1865.

## PERSONNAGES.

LA MARQUISE DE NEUFVILLE.

MARIE, sa nièce.

FRANÇOISE, bonne de Marie.

CLÉMENCE, } amies de Marie.  
MATHILDE, }

LA

## DEMOISELLE DE SAINT-CYR.

---

### ACTE PREMIER.

La scène représente un cabinet de travail.

#### SCÈNE I.

MARIE (*penchée sur un métier et brodant avec activité*),  
FRANÇOISE.

FRANÇOISE. Déjà au travail ! J'ai beau faire, je ne puis me lever avant vous... Et cependant j'y tiens fort, ne serait-ce que pour vous forcer à vous reposer. J'ai honte de ma paresse... Moi, une pauvre femme, une servante !... Tandis que vous, si mignonne, si noble, si riche...

MARIE. Riche !... Y penses-tu, Françoise.

FRANÇOISE. Vous l'étiez, vous devriez l'être, et ça reviendra, quelque chose me le dit là. (*Elle met la main sur son cœur.*)

MARIE. Peut-être... Dieu le veuille ! pour ma pauvre tante. Mais, en attendant...

FRANÇOISE (*qui, pendant cette réponse, s'est approchée de la jeune fille et avec une sollicitude presque maternelle lui a redressé son fichu et s'apprête à lisser ses bandeaux*). En attendant, Dieu me pardonne ! vous ne vous êtes point couchée.

MARIE (*avec embarras*). Quelle folie dis-tu là, ma pauvre Françoise?

FRANÇOISE (*qui vient de soulever un rideau.*) Je dis la vérité ; votre lit n'a point été défait.

MARIE. N'ai-je pas l'habitude de le faire moi-même chaque matin?

FRANÇOISE. Vous êtes un ange et ne voudriez mentir. Voyons, vous ne vous êtes pas couchée?

MARIE. C'est vrai.

FRANÇOISE. Vous voulez donc me tuer d'inquiétude et de chagrin.

MARIE (*attire la tête de Françoise penchée vers elle et l'embrasse tendrement.*) Ma bonne Françoise, pardonne moi.

FRANÇOISE. Vous pardonner ! certainement. Mais quand je vois ces pauvres chers yeux fatigués, ces jolis traits tirés... Voyez-vous, il faut que cela finisse ; il faut, il faut que votre tante sache...

MARIE (*vivement*). Rappelle-toi que tu m'as juré...

FRANÇOISE. De respecter un secret raisonnable, oui ; mais de vous laisser vous détruire à petit feu, non pas, bien sûr...

MARIE. Songe que si ma tante pouvait se douter...

FRANÇOISE. Qu'elle vous doit tout à vous qu'elle dédaigne et ridiculise par-dessus le marché. Et quel mal y aurait-il, s'il vous plaît?

MARIE. Quel mal... Tu me le demandes?... Ne sais-tu pas quelle est la délicatesse de ma tante en ce qui touche...

FRANÇOISE. Son égoïsme et son orgueil.

MARIE. Je t'en prie, Françoise, brisons là... Ton amour pour moi trouble tellement ton jugement si droit d'habitude, que tu appelles égoïsme et orgueil, le sentiment le plus respectable, le plus légitime...

FRANÇOISE. Et quel est, s'il vous plaît, le magnifique sentiment que je méconnais ainsi?

MARIE. Mais... la dignité du rang!

FRANÇOISE. Bien ! et e'êtes-vous pas du même rang que madame ? Et encore un peu plus, je vous prie, car elle a assez enragé dans le temps lorsque votre chère mère, quoique plus jeune, fit un plus beau mariage qu'elle.

MARIE. Mon père et mon oncle n'avaient-ils pas tous deux le même titre et à peu près la même fortune?

FRANÇOISE. Oui, mais la noblesse de votre père remontait à 1400 et donnait à votre chère mère le droit de monter dans les carrosses du roi, tandis que votre tante...

MARIE. Sais-tu, ma bonne Françoise, que tu deviens méchante.

FRANÇOISE. C'est, voyez-vous, que je sèche de vous voir tuer à la peine et n'avoir en revanche que des rebuffades... La dignité du rang! la dignité du rang! elle ne vous arrête pas, vous, cette fameuse dignité!

MARIE. C'est si différent.

FRANÇOISE. Et en quoi, je vous prie?

MARIE. Mais en tout. D'abord, l'épreuve m'a surprise dans ma jeunesse, je n'avais pas eu le temps de prendre les habitudes que ma pauvre tante a tant de peine à rompre.

FRANÇOISE. Ça, c'est une raison... quoique mon bon sens de pauvre servante me dise que l'on devrait, au contraire, demander plus de résignation et de courage à ceux qui connaissent mieux la vie, qu'aux jeunes cœurs qui n'en ont entrevu que les espérances.

MARIE. Ensuite, j'ai été élevée dans d'autres principes. Au lieu de grandir, comme ma tante, au milieu des complaisances, des gâteries de la famille, au milieu du bien-être, du luxe même d'une vie inoccupée, sans cesse entourée de domestiques qui épiaient ses moindres désirs pour les satisfaire à l'instant, lorsqu'ils n'avaient pas eu l'heureuse chance de les prévenir, j'ai appris, chère Françoise, à donner tout mon temps au travail, à y mettre mon bonheur et ma gloire... A Saint-Cyr, nous devons nous suffire à nous-mêmes. Que Dieu bénisse nos dignes maîtresses! Elles nous ont communiqué en cela la première et la plus précieuse des sciences.

FRANÇOISE. Vous deviez vous suffire?

MARIE. Non-seulement à nous-mêmes, mais encore nous entr'aider, nous servir presque mutuellement. Tu vois bien, ma bonne, que ce que je fais ici m'est presque naturel... Je t'assure que je n'y ai aucun mérite, aucune peine.

FRANÇOISE. Cependant vous étiez toutes des filles de qualité?...

MARIE (*souriant*). Certes, et nous avions toutes, comme tu le disais tout à l'heure, le droit de monter dans les carrosses du roi, car toutes nous datons de 1400 au moins. Les plus grands noms de France! Notre livre d'or était peut-être le meilleur des nobiliaires, le plus exact du moins; car, nulle autre part, on n'était aussi difficile pour l'authenticité des pièces.

FRANÇOISE. Ce qui n'empêchait pas que vous fissiez vos lits vous-mêmes...

MARIE. Et que nous empesions nos coiffes et que nous cousions nos robes, et, par-dessus le marché, celles des petites.

FRANÇOISE. C'est merveilleux!

MARIE. Pourquoi donc merveilleux? C'était sage et prudent, voilà tout. Crois-tu donc, chère Françoise, que le travail, infligé comme châtiment à l'homme, ne soit pas un devoir général qui s'étend à chaque membre de l'humanité.

FRANÇOISE. Il est certain qu'il n'y a pas, dans l'Ancien Testament, que Dieu ait dit à Adam: "Ceux-ci travailleront, ceux-là se reposeront..." Cependant...

MARIE. Eh bien?

FRANÇOISE. Cependant j'ai vu, dans ma vie, bien des grandes dames, et je n'en ai jamais vu qui eussent voulu travailler comme vous le faites.

MARIE. Elles travaillaient d'une autre façon: en remplissant les devoirs que leur imposait leur rang. — Crois-moi, Françoise, la vie oisive est, grâce au ciel, bien moins commune qu'on ne le pense. Il y a travail et travail, et toutes les femmes ne peuvent pas coudre et broder, pas plus que tous les hommes ne sauraient conduire la charrue.

FRANÇOISE. Ça n'empêche pas que votre vie à Saint-Cyr me taquine. Pourquoi de belles demoiselles destinées à être servies, apprennent-elles à se servir elles-mêmes?

MARIE. Tu le vois, Françoise! pour n'être jamais surprises par l'adversité.

FRANÇOISE. Pouvait-on déjà prévoir la révolution et l'émigration?

MARIE. Non ; mais on pouvait aisément prévoir ces coups de la fortune, qui frappent chaque jour les individus, les familles ; qui les font descendre du haut de l'échelle sociale à son dernier échelon, plus bas quelquefois.

FRANÇOISE. C'est vrai ça, tout de même ; j'en ai vu des exemples.

MARIE. Notre illustre fondatrice le savait par expérience. Je ne suis pas plus noble, je n'ai jamais été plus riche que ne l'était la famille d'Aubigné, je ne monterai jamais au degré de puissance et de fortune où est arrivée madame de Maintenon, et cependant, Françoise, si je suis condamnée, par le malheur du temps, à travailler pour vivre, du moins est-il à peu près certain que je ne serai jamais réduite, comme elle, à mendier, aux portes d'un couvent, l'écuelle de soupe qui nous empêchera de mourir de faim ma tante et moi... Il n'y avait pas eu de révolution cependant, et Françoise d'Aubigné était dans sa patrie...

FRANÇOISE. Seigneur Jésus ! Mendier, est-ce possible ?

MARIE. Madame de Maintenon aimait à se rappeler ce souvenir et se plaisait à le raconter ; on nous le répétait à Saint-Cyr, afin de tempérer notre orgueil et de nous faire aimer le travail et la simplicité... D'ailleurs, fondé dans sa pensée pour des filles nobles, Saint-Cyr cependant n'était point destiné à des filles riches. C'était, au contraire, un secours que le roi destinait aux gentilshommes ruinés, et pour que leurs filles ne fussent point privées d'éducation.

FRANÇOISE. Ça ne laisse pas de me paraître étrange. Mais je ne le blâme point, tout au contraire ; seulement je me dis que la femme qui a inventé ça devait avoir un fier bon sens et un fameux courage, car elle a dû furieusement faire crier après elle.

MARIE. Les contradictions en effet ne lui ont pas manqué ; mais elle a tenu bon, et avec de la persévérance on vient à bout de tout.

FRANÇOISE (*se penchant sur le métier*). Même deter-



miner cette merveilleuse broderie. Tenez, mademoiselle Marie, votre bon cœur vous donne des doigts de fée, ou plutôt, m'est avis que votre bon ange vient, sans que vous le voyez, s'asseoir à vos côtés pour vous aider. Si bien et si vite fait ! c'est à n'y pas croire, et à moins de miracle...

MARIE. Voici ma tante.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LA MARQUISE DE NEUFVILLE.

LA MARQUISE. Déjà au travail ! (*Avec humeur.*) Quand apprendrez vous, ma nièce, les convenances. Qui donc se met à son métier sans avoir d'abord fait sa toilette... Des cheveux sans poudre... Un déshabillé de percale... Un fichu de linon... Allez-vous rester comme cela jusqu'au dîner?...

MARIE. Vous m'avez permis, ma tante, de ne pas mettre de poudre.

LA MARQUISE. C'est-à-dire que vaincue par votre entêtement, j'ai dû céder, comme... en toutes choses. On n'a pas d'idée combien à Saint-Cyr, au milieu de toutes les belles sciences qu'on vous enseignait, on vous faisait opiniâtres et infatuées de vous-mêmes.

MARIE. Ma tante ! (*Françoise, derrière la marquise, s'agite avec colère et semble prête à éclater. — Marie lui adresse, à la dérobée, des regards suppliants.*)

LA MARQUISE. Cette persistance, par exemple, à ne pas quitter ce métier. Vous vous ridiculisez, ma chère, et me faites peut-être passer pour une tante despote qui vous tyrannise et vous transforme en Cendrillon... Par bonheur, personne ne peut penser que j'exploite votre assiduité au travail, car... (*avec un accent incisif*) je n'ai point l'honneur de me parer jamais de vos merveilleuses broderies... Vous êtes avare de... vos chefs-d'œuvre.

FRANÇOISE (*avec colère*). C'est, par ma foi ! trop fort !

LA MARQUISE (*se retourne*). Qu'est-ce ?



MARIE (*qui à fait un signe impérieux à Françoise*). Françoise, sans doute, qui a commis quelque maladresse. Vous me faisiez l'honneur de me dire, ma tante ?

LA MARQUISE. Que vous menez une vie absurde, sauvage ; une vie qui vous rend ridicule et moi sans doute par-dessus le marché . . . Prenez votre pelisse, j'ai rendez-vous ce matin chez madame de Souty, et je désire que vous m'accompagniez.

MARIE (*avec embarras*). Veuillez m'excuser, ma tante, mais c'est . . . impossible . . . Je ne puis, en vérité . . .

LA MARQUISE. M'être agréable ! Je ne devrais point en être étonnée . . .

FRANÇOISE (*vivement*). Si madame la marquise veut bien prendre la peine de regarder de plus près mademoiselle Marie, elle verra comme mademoiselle est pâle et combien elle a besoin de repos.

LA MARQUISE (*avec une tendresse soudaine*). Vous êtes malade, chère enfant, que ne le disiez-vous ?

MARIE (*baissant la tête*). Moi ! . . . Oh ! rassurez-vous . . . un peu de . . .

LA MARQUISE. De fatigue ?

MARIE. Pas autre chose . . . Je n'ai pas dormi.

LA MARQUISE. Restez donc, et reposez-vous. Françoise, je vous charge de veiller à ce que votre jeune maîtresse ne travaille plus aujourd'hui . . . A revoir, chère mignonne.

### SCÈNE III.

MARIE, FRANÇOISE.

MARIE. Comme dans le fond ma tante est bonne !

FRANÇOISE. Merci de cette bonté-là qui vous martyrise . . . Mais dame, aussi c'est votre faute . . .

### SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE. Françoise, j'avais oublié. J'ai promis un lot pour la loterie de la Landgrave ; je veux me dis-

tinguer et prouver que notre Marie n'a pas seule une adresse de fée. Vous m'achèterez aujourd'hui du satin blanc et de l'or parfilé ; vous savez, la même quantité que vous m'avez procurée une fois pour un sachet à mouchoir. Vous aurez aussi du taffetas pour le doubler, de la ouate bien fine et quelque poudre à parfumer . . . N'y manquez pas . . . ce matin même. *(Elle sort.)*

## SCÈNE V.

MARIE, FRANÇOISE.

FRANÇOISE. Nous voilà bien ! Mais il y en a là pour un louis au moins, et nous n'avons pas une demi-pistole à la maison.

MARIE. J'ai fini . . . Vite, les ciseaux pour démonter cela . . . Va reporter cette jupe, et, en revenant, tu feras les commissions de ma tante.

FRANÇOISE. Et vous croyez, que je vais employer le prix de vos veilles, le prix de votre sang ; — car, ne vous y trompez pas, vous ne tiendrez pas longtemps à cette nouvelle vie . . . Vous croyez que je vais employer le prix de votre sang à satisfaire les caprices de madame ? . . . Nenni, mademoiselle, ce n'est pas pour ça que votre digne mère m'a dit en mourant : — “ Ma sœur sera sa protectrice et son mentor dans le monde, mais c'est à toi, ma bonne Françoise, à toi surtout que je confie le soin de son bonheur. Jure-moi de ne jamais la quitter.” Et j'ai tenu parole . . . Seulement, je ne sais pas vous contrarier quand il le faudrait . . . Et pourtant, cette fois . . .

MARIE. Tu feras comme toujours . . . ma volonté.

FRANÇOISE. Je jure bien que non.

MARIE. Et moi, je jure que si.

FRANÇOISE. Jurez tant que vous voudrèz, je n'en ferai qu'à ma guise.

MARIE. Tu es la maîtresse ; mais je ne t'aimerai plus.

FRANÇOISE *(elle a enveloppé la broderie et se dispose à sortir)*. A revoir, mademoiselle.

MARIE. C'est convenu.

FRANÇOISE. Quoi? qu'est-ce qui est convenu? que je vous reverrai?

MARIE. Que tu rapporteras les commissions de ma tante.

FRANÇOISE. J'ai dit : non.

MARIE. Et c'est comme cela que tu prétends m'aimer ; en me refusant le plus grand plaisir que tu puisses me faire?

FRANÇOISE (*déjà à moitié sortie, elle revient sur ses pas ; elle prend la tête de la jeune fille entre ses mains et l'embrasse avec ardeur*). Vous êtes une véritable sainte ! Il faut vous admirer et vous obéir quand même. (*Elle sort.*)

## SCÈNE VI.

MARIE (*seule ; elle s'assied près d'une corbeille à ouvrage et en sort une bande qu'elle festonne*). Quel cœur d'or ! et que ma bonne mère a été bien inspirée de me léguer à ses soins et à sa tendresse. Que ferais-je sans elle ? En présence de tels dévouements, comment peut-il y avoir des esprits assez chagrins, des cœurs assez injustes pour dédaigner et calomnier la domesticité ! Ah ! Dieu a mis partout la générosité et la vertu, et là s'arrête l'influence du rang social.

## SCÈNE VII.

MARIE, CLÉMENCE, MATHILDE.

CLÉMENCE. Bonjour, chère Marie.

MATHILDE. Toujours laborieuse.

MARIE. Que ferais-je sans cela ?

MATHILDE. Ce que nous faisons toutes ; vous vous amuseriez, chère Marie.

CLÉMENCE. Dites plutôt, ma sœur, qu'elle chercherait à s'amuser.

MATHILDE. N'y parvenons-nous pas quelquefois ?

CLÉMENCE. Bien rarement, dans tous les cas.

MATHILDE. Il est certain que notre petit appartement tout enfumé ne vaut pas le château et le parc de Nanteuil.

CLÉMENCE. Et que cette froide Allemagne ne saurait se comparer à notre belle et chère France.

MATHILDE. Quelle affreuse chose que l'exil !

CLÉMENCE. Encore si on y avait au moins l'indispensable nécessaire.

MARIE. Même alors, même avec l'opulence, ce ne serait jamais la patrie.

CLÉMENCE. Certes non, mais on se résignerait plus aisément.

MATHILDE. Clémence a la bosse de la fortune ; elle ne regrette, je crois, que cela, et je suis sûre qu'elle ne passe pas une seule nuit sans caresser des monceaux d'or.

CLÉMENCE. Par malheur, je n'en vois qu'en rêve.

MARIE. Ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

CLÉMENCE. Certes ! j'aurais une autre vie !

MATHILDE. Clémence n'ambitionne que la splendeur, les richesses. — Je suis plus modérée dans mes désirs, et, si je trouvais à m'amuser quelque peu, ma foi, je n'en viendrais pas autre chose.

CLÉMENCE. Vous raisonnez comme une enfant ; n'est-il pas vrai, chère Marie ?

MARIE. Je ne partage l'avis d'aucune de vous. Il me semble que ni la fortune, ni les plaisirs ne me reconcilieraient avec l'exil . . . La France ! voilà la seule richesse, le seul bonheur auquel j'aspire.

MATHILDE. Vous aspirez par cela même à la fortune et aux plaisirs ! Notre patrie rouverte et nous retrouvons tout ce que nous avons perdu.

MARIE. Qui sait ! . . . Un pressentiment secret me dit que le passé ne reviendra plus pour nous ; mais j'ai l'espérance aussi que les portes de la France ne sauraient être fermées toujours, et cette espérance me suffit . . .

MATHILDE. En attendant, passons le moins lugubrement possible notre jeunesse. Êtes-vous invitée au bal que donne jeudi le conseiller Steiner ?

MARIE. Vous savez que je ne vais jamais dans le monde.

CLÉMENCE. Nous ne sommes point aussi raisonnables,

et bien que je sache que je m'y ennuierais fort, — comment m'amuserais-je au milieu de ce monde à demi vulgaire?... j'y vais néanmoins ; c'est autant d'arraché à l'ennui.

MARIE. Je ne m'ennuie jamais.

MATHILDE. Vous êtes une merveille de raison, ma chère.

MARIE. Moquez-vous à votre aise.

MATHILDE. Je ne me moque point et je voudrais vous ressembler.

MARIE. La chose est facile : travaillez.

MATHILDE. Je n'en ai point le courage.

CLÉMENCE (*avec ironie*). Nous n'avons pas eu l'honneur de passer notre jeunesse dans la roberie et la lingerie des dames de Saint-Louis.

MARIE (*avec douceur*). Vous rappelez les meilleurs moments de ma vie, ceux que je regretterai toujours.

CLÉMENCE. Libre à vous !... Il est vrai qu'une prison en France vaut mieux, à tout prendre, que la liberté de mourir de faim en Allemagne.

MATHILDE. Et de porter des robes fanées et des mantes qui montrent la corde... A propos, chère Marie, c'est à ce sujet que nous venions vous trouver.

CLÉMENCE. Et vous prier d'être notre Providence, Marie.

MARIE. Moi !

CLÉMENCE. Vous comprenez que nous, filles de qualité, nous ne nous soucions pas de nous montrer au milieu de ces orgueilleuses petites bourgeoises avec des robes fanées.

MATHILDE. Des oripeaux de mardi gras ; car c'est là que nous en sommes réduites, ma chère, et il n'y a pas, dans toute notre garde-robe, un seul chiffon que la plus modeste des femmes de chambre de ma mère eût voulu jadis consentir à porter.

CLÉMENCE. Et en dépit de mes rêves, nous n'avons pas un denier dans notre bourse.

MARIE. Si j'avais de l'argent à ma disposition, je vous l'offrirais de grand cœur, mais...

MATHILDE. Vous avez mieux que cela.

MARIE (*riant*). Mieux que de l'argent ! Une ba-

guette de fée, alors... Quel prodige lui demandez-vous? Une robe couleur du temps, ... ou ...

CLÉMENCE. Nous lui demanderons le *Sésame*, *ouvre-toi*, qui nous donnera accès dans le bahut mystérieux, nouvelle et splendide caverne d'Ali, où vous placez vos richesses.

MARIE (*toujours sur le même ton*). Mes diamants, mes saphirs, mes colliers de perles, mes diadèmes de turquoises.

CLÉMENCE. Quelque chose de bien moins brillant.

MATHILDE. Mais, heureusement pour nous, moins fantastique surtout.

MARIE (*plus sérieusement*). Je ne comprends rien à cette plaisanterie.

MATHILDE. La chose est toute simple cependant : depuis deux ans, que nous vous connaissons, vous passez vos journées et, je gagerais presque, vos nuits à faire de merveilleuses broderies, qu'on n'admire, par exemple, que sur votre métier, car je ne vous en ai jamais vu porter et je n'ai pas osé dire que vous en ayez jamais offert à personne. C'est à cette opulente réserve que nous venons faire un emprunt. Prêtez-nous, — pour quarante-huit heures seulement, — quelques-unes de ses splendides garnitures sous lesquelles disparaîtra l'étoffe fanée de nos vieilles robes ...

CLÉMENCE. Moi, je sollicite ardemment certaine écharpe de satin brodée d'or ... Oh ! j'en aurai le plus grand soin. Dès mon entrée dans le salon, je la quitterai et la confierai en garde à ma mère.

MATHILDE. Vous consentez, n'est-ce pas, chère Marie ?

CLÉMENCE. Ouvrez-nous vite vos trésors, que nous choisissons.

MATHILDE. Si ce n'est par amitié pour nous, que ce soit pour l'honneur de l'émigration, qui court risque d'être humiliée et raillée dans la personne de vos humbles servantes.

MARIE (*avec un extrême embarras*). Dieu m'est témoin de mon vif désir de vous obliger ... Je voudrais ... en vérité ... mais ...

CLÉMENCE. J'aime qu'on parle franc et qu'on ait le



courage même d'un refus. Déclarez-nous donc tout net que vous ne voulez pas.

MARIE. Je donnerais tout au monde pour le pouvoir.

MATHILDE. Qui vous retient?...

MARIE. Je ne puis.

MATHILDE. Peut-être craignez-vous de mécontenter madame votre tante? Je cours lui demander son agrément.

MARIE (*l'arrêtant par le bras*). Gardez-vous bien de lui en parler, je vous en conjure.

MATHILDE (*joignant les mains*). Faut-il vous supplier... Tenez, je me mettrai à genoux, s'il le faut.

MARIE (*l'empêchant de s'agenouiller*). Vous ne sauriez croire le chagrin que vous me faites! Par grâce, n'insistez pas.

MATHILDE. Laissez-vous donc fléchir! Songez qu'il s'agit pour nous...

CLÉMENCE (*avec colère*). Cessons cette sotte comédie. Je vous en prie, Mathilde, ne compromettez pas davantage votre dignité et la mienne. Ne voyez-vous pas qu'aspirant sans doute à une alliance princière, mademoiselle se prépare un trousseau de reine! L'inaugurer sur de pauvres filles d'émigrés, au milieu d'une société bourgeoise, ce serait la profaner. (*A Marie avec ironie.*) Que Votre Altesse daigne nous pardonner notre audace indiscrète. (*Elle entraîne Mathilde et sort en fermant bruyamment la porte. — Marie se laisse tomber sur sa chaise et se cache le visage dans ses mains.*)

## SCÈNE VIII.

MARIE, FRANÇOISE, *qui est entrée vers la fin de la scène précédente et s'est arrêtée comme pétrifiée. Dans un cabinet où elle se tient à demi cachée par une draperie, la marquise de NEUFVILLE entre également pendant la scène précédente; ni MARIE, ni FRANÇOISE ne peuvent la voir.*

FRANÇOISE (*comme sortant d'un rêve, accourt près de Marie, s'agenouille, lui prend les mains et les embrasse.*)

Mon enfant ! ma chère enfant ! ... Pardonnez-moi, je ne sais ce que je dis ... Chère mademoiselle, relevez la tête, ne vous affligez pas ... Les méchantes péronnelles, les langues de vipères ! ... Par bonheur, la colère me paralysait ; sans cela, je crois que je les aurais battues et ferme encore ... Et voyez le scandale qu'il y aurait eu ! ... Vous en auriez encore porté la peine, pauvre innocent agneau ... Quand je vous le disais tout à l'heure, ça ne peut pas durer comme cela ; vous ne pouvez et ne devez payer de toutes façons, et par le travail et par l'insulte et la calomnie ... C'est ma faute aussi, j'ai été par trop lâche ; mais je ne le serai pas plus longtemps, et, sur l'heure, je cours ... (*Elle se relève vivement.*)

MARIE. Françoise, chère Françoise ! où veux-tu aller ?

FRANÇOISE. Chercher votre tante, lui dire tout, et lui faire honte de ne pas l'avoir deviné ... Ah ! tenez, si elle avait du cœur ! ... Oh ! je ne m'y serais pas trompée, moi ! ...

MARIE (*elle se lève, et, lui passant affectueusement le bras autour de la taille, elle s'appuie sur son épaule*). C'est que tu sais ce qu'est la vie, toi.

FRANÇOISE. Avec ça que madame la marquise n'a pas dix ans de plus que moi.

MARIE. Elle n'a pas ton expérience.

FRANÇOISE. Oh ! pour ça, non. On lui ferait bien croire qu'avec un écu de six livres, on la nourrirait six mois, et avec des ortolans encore ! N'est-ce pas une honte, voyons, qu'une indifférence, un égoïsme comme celui-là ... Savoir qu'on n'a pas de revenus et avoir le cœur, aujourd'hui même, de me commander pour vingt francs de soie et d'or ...

MARIE. Françoise ! je ne puis permettre que vous blâmiez ainsi ma tante.

FRANÇOISE. Vous êtes fâchée ! Mais ça n'empêche pas qu'il faut que je parle. J'étoufferais, voyez-vous, si le poids que j'ai là (*elle se frappe la poitrine*) ne sortait point. Ah ! sainte bonne Vierge ! Ça n'aurait pas été votre chère et pieuse mère qui, pendant deux ans, aurait vécu de votre travail sans se douter même qu'elle en eût besoin ... Dieu me pardonne ! votre tante dépense en

argent de poche seulement, plus que le montant de la petite rente, à ses yeux cependant, noire seule ressource.

MARIE. Françoise ! Françoise !

FRANÇOISE. Ce n'est point de l'égoïsme ? Osez le dire !

MARIE. C'est un bonheur pour nous, une permission du ciel, puisque cela nous a permis de dérober à ma tante le secret de ce travail qui lui pèserait comme un opprobre.

FRANÇOISE. Jour du ciel ! comme disait feu monsieur le marquis, un digne homme celui-là, qui aurait vu clair dans ses affaires et, en dépit de toutes vos cachettes, fût tombé à vos pieds... oui, à vos pieds, à vous, sa fille, pour vous remercier et vous bénir... Jour du ciel ! dis-je, pour ménager cet orgueil qui n'est qu'une sottise... Ne m'interrompez pas... Je vous laisserai insulter, n'est-ce pas?... vilipender par de méchantes vaniteuses... Oui dà, c'est ce que nous allons voir ; vous ne vous tuerez plus, ou, si vous continuez à vous tuer, ce ne sera pas au moins sans qu'on vous en sache gré.

MARIE (*avec fermeté*). Écoute-moi bien, Françoise. Je te pardonne tout ce que tu viens de dire et que je n'aurais pas dû permettre, je te pardonne parce que tu n'as ainsi parlé que par amitié pour moi ; mais rappelle-toi que c'est à la condition expresse que tu garderas mon secret.

FRANÇOISE. Et si je ne le garde pas ?

MARIE. Tout sera fini entre nous. Je n'accepterai plus tes soins, je ne te tutoierai plus... Tu ne seras plus rien pour moi ?

FRANÇOISE. Vous voulez donc être éternellement victime.

MARIE. Je veux remplir mon devoir jusqu'au bout.

FRANÇOISE. Et où prenez-vous, s'il vous plaît, que ce devoir exige que vous vous sacrifiez ainsi ?

MARIE. J'ai trouvé, en ma tante, l'affection, la protection d'une mère ; elle a droit de trouver en moi la tendresse, le dévouement d'une fille.

FRANÇOISE. Que votre sainte mère doit se réjouir au ciel, d'où elle vous voit et vous admire ; vous êtes digne d'elle.

MARIE. Tu consens?

FRANÇOISE. A vous obéir ! Votre patience, votre douceur, votre courage, ont vaincu ma colère. Que Dieu vous bénisse et vous soutienne, lui qui vous inspire et qui vous guide.

### SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTES, LA MARQUISE DE NEUFVILLE. (*La marquise sort du cabinet, mais après avoir fait un bruit de porte comme si elle n'y entraît qu'à l'instant.*)

LA MARQUISE. Avez-vous fait mes commissions, Françoise ?

FRANÇOISE. (*prenant un paquet qu'elle-même a posé sur la table et le remettant à madame de Neufville*). Voici, madame.

LA MARQUISE. Tout y est ?

FRANÇOISE (*avec amertume*). Tout ! oui, madame ; le satin, le taffetas, l'or ... Il y en a pour vingt francs.

LA MARQUISE. C'est bien ... (*Elle prend la main de Marie*). Comme vous êtes tremblante et fatiguée, ce n'est pas seulement du repos ; c'est de l'exercice et de l'air qu'il faut ! Heureusement, si nous n'avons ici guère autre chose qu'une chaumière, y avons-nous ce qui, en ce moment, vaut pour vous mieux qu'un palais : de beaux arbres et de la verdure ! Descendons au jardin ... Voulez-vous, mignonne ?

MARIE. Je suis à vos ordres, ma tante.

LA MARQUISE. A mes ordres ! Oh ! laissez ce mot, chère Marie, ne le prononcez plus ... Ce n'est pas là ce que je prétends ... (*Elles sortent.*)

### SCÈNE X.

FRANÇOISE (*seule*).

Quelle douceur dans la voix, quelle tendresse dans le regard ! Je n'ai jamais vu madame la marquise ainsi émue ! ... Il y a là pour sûr quelque anguille sous roche ;

mais si j'y comprends rien, je veux être écorchée vive !  
Enfin, comme on dit chez nous : — *Qui vivra verra !*

## ACTE DEUXIÈME.

Le même cabinet de travail, le matin au point du jour, une lampe brûle encore sur la table. Madame de Neufville et Marie, en négligé, travaillent avec ardeur à la clarté de la lampe.

### SCÈNE I.

LA MARQUISE, MARIE.

LA MARQUISE (*elle coupe son fil et pique ses aiguilles à une pelote placée devant elle*). Dieu soit loué ! j'ai fini.

MARIE. Mais à quel prix ! Une nuit tout entière. (*Elle prend le sachet et l'admire.*)

LA MARQUISE. Je ne m'en trouve point fatiguée ; il me semble, au contraire, que j'en suis toute rajeunie. Cela me rappelle le temps de ma jeunesse et de mon bonheur, où tant de mes nuits s'écoulaient si vite dans les plaisirs.

MARIE. Mais pas dans une veillée aussi fatigante.

LA MARQUISE. Je n'ai jamais passé une nuit aussi agréable et aussi douce . . . Seulement, je me reproche mon égoïsme : j'aurais dû me coucher pour vous empêcher de veiller.

MARIE (*avec l'intention évidente de détourner la conversation*). Vous teniez donc bien à offrir aujourd'hui même ce sachet à la landgrave ?

LA MARQUISE. Je m'étais juré à moi-même de l'achever ce matin.

MARIE. Je suis dans l'admiration ! Je n'ai jamais rien vu d'aussi joli, et tant de travail en deux jours !

LA MARQUISE (*riant*). Et une nuit, s'il vous plaît.

MARIE. Ce n'en est pas moins merveilleux.

LA MARQUISE. Il est vrai que, naguère encore, j'y aurais mis quinze jours au moins. Depuis avant-hier seulement, je sais le prix du temps et le secret du travail . . .

N'estimez-vous pas que ce soit là une grande science que j'aie acquise ?

MARIE. La meilleure des sciences et peut-être même la seule science véritable.

LA MARQUISE. Aussi ai-je la plus tendre reconnaissance à la personne à qui je le dois ?

MARIE. Et cette personne ?

LA MARQUISE. C'est mon secret... Ne savez-vous pas combien parfois on tient à un secret...

MARIE (*avec embarras*). Je crois... je sais...

LA MARQUISE. Que vous vous piquez les doigts... (*Marie tire son aiguille de travers et la casse.*) Bon, votre aiguille qui casse maintenant... Vous disiez tout à l'heure, ce me semble, que vous trouviez mon sachet joli. Voyons, franchement, n'y a-t-il rien à compléter, rien à modifier...

MARIE. Il est parfait... Toutes les femmes vont envier celle qui aura le bonheur de le gagner.

LA MARQUISE. Le croyez-vous appelé à tant de succès ?

MARIE. S'il était à vendre, on se l'arracherait.

LA MARQUISE. Vous me flattez.

MARIE. Je reste au contraire au-dessous de la vérité, et je tiens pour certain que parmi tous les lots offerts à la landgrave aucun n'égalera celui-ci.

LA MARQUISE. Les Allemandes ont cependant une grande réputation d'habileté aux travaux d'aiguille.

MARIE. Je crois cette réputation justifiée comme régularité patiente d'exécution, comme perfection matérielle, si l'on peut ainsi parler ; mais comme bon goût, grâce, élégance, nous les surpassons incomparablement... Je défie aucune d'elles, par exemple, de faire sortir un chef-d'œuvre comme celui-ci d'un peu de satin et de fil d'or.

LA MARQUISE. Petite flatteuse !

MARIE. Attendez la loterie et vous verrez.



## SCÈNE II.

La lampe continue à brûler.

LES PRÉCÉDENTES, FRANÇOISE.

FRANÇOISE (*encore dans la coulisse*). Miséricorde ! Encore de la lumière ! ... Encore une nuit tout entière ... (*Elle entre sans voir la marquise.*) Franchement, je ne puis plus longtemps tolérer ... Ciel ! madame la marquise ...

LA MARQUISE. Grondez-nous, ma bonne Françoise, grondez, vous en avez le droit, car j'ai été aussi peu raisonnable que ma bonne petite nièce ... Mais aussi, voyez quel chef-d'œuvre. (*Elle lui montre le sachet.*)

FRANÇOISE (*le prend et a l'air de l'examiner, mais en dessous elle regarde la marquise et Marie ; à part*). Il y a un mystère là-dessous ; mais je m'y perds ...

LA MARQUISE. Vous ne dites rien ?

FRANÇOISE. Je dis que vous avez admirablement bien travaillé, madame la marquise ... et vite ... comme si vous en aviez besoin.

LA MARQUISE. N'est-ce pas ? Je serais, je crois, une habile brodeuse.

FRANÇOISE. Vous, madame !

LA MARQUISE. En voici la preuve ... Avez-vous un peu de papier joseph, chère Marie ?

MARIE. Ma bonne, veux-tu en chercher dans mon tiroir ?

FRANÇOISE. Voici, madame.

LA MARQUISE (*enveloppe le sachet ; Françoise et Marie se regardent ; Françoise, pour se donner une contenance, éteint la lampe.*) Vous allez porter ce paquet, Françoise.

FRANÇOISE (*retourne le paquet en tous sens.*) Il n'y a pas d'adresse, madame.

LA MARQUISE. L'adresse ! mais c'est vous qui la savez, ma bonne.

MARIE. Au palais de la landgrave, de la part de madame la marquise de Neuville.

LA MARQUISE. Pas du tout, ma nièce ; au magasin où

mademoiselle de Mircour fait vendre, depuis deux ans, le fruit de ses veilles.

MARIE. Ma tante ! (*Elle se jette dans ses bras.*)

LA MARQUISE. Venez, mon enfant, venez, que je vous embrasse . . . et cependant, c'est mal d'avoir ainsi douté de moi. Et vous, bonne Françoise, ne vous emportez plus ; j'ai voulu inaugurer ma vie nouvelle par une nuit de travail, mais ce sera la seule. Je lui aiderai le jour, et notre chère Marie dormira la nuit.

FRANÇOISE. Ah ! madame la marquise.

LA MARQUISE. C'est peut-être bien tard que la lumière s'est faite en tout ceci ; mais que voulez-vous, ma bonne :

MIEUX VAUT TARD QUE JAMAIS.

# VOCABULAIRE.

## PAGE 3.

*penché,  
brodant,  
beau faire,  
se lever,  
je ne puis me lever,  
j'y tiens fort,  
ne serait-ce,  
j'ai honte,  
tandis que,  
mignonne,  
devriez l'être,  
ça reviendra,  
Dieu le veuille,  
fichu,  
lisser,  
vous ne vous êtes,  
couché,*

bent.  
embroidering.  
to do the best.  
to rise, get up.  
I cannot get up.  
I try hard.  
were it only.  
I am ashamed.  
whilst.  
delicate.  
ought to be.  
it will come again.  
God grant it.  
neckerchief.  
fasten.  
you did not lie down.

## PAGE 4.

*vient de soulever,  
n'a point été défait,  
voudriez,  
traits tirés,  
il faut que cela finisse,  
sache,  
à petit feu,  
bien sûr,  
songe,  
doit tout à vous,  
par-dessus le marché,  
brisons là,  
si droit d'habitude,  
méconnais,  
a enragé,*

raises.  
has not been used.  
would wish.  
features careworn.  
there must be an end to it.  
knows.  
little by little.  
certainly.  
think.  
owes all to you.  
into the bargain.  
no more of that, stop.  
generally so just.  
misunderstand.  
was angry.

## PAGE 5.

*à peu près,  
remontais,  
monter,  
deviens méchante,  
que je sèche,  
à la peine,  
en revanche,  
l'épreuve,  
qui n'en ont entrevu,  
au lieu,  
au milieu de,  
nous devons,  
entr'aider,*

nearly.  
dated back to.  
to ride.  
becomes naughty.  
it kills me.  
with hard work.  
in return.  
the trial, task.  
who had only a glimpse of it.  
instead.  
in the midst of.  
we ought to.  
help each other.

## PAGE 6.

*tout à l'heure,  
au moins,*

just now, immediately.  
at least.

(ST. CYR.)

## PAGE 6.

*livre d'or,  
nobiliaire,  
nulle autre part,  
fissiez,  
empesions,  
coiffes,  
s'étend à,  
façon,  
grâce au ciel,  
qu'on ne le pense,  
sauraient,  
me taquine,*

records of nobility.  
nobility.  
nowhere else.  
should make.  
we starched.  
caps.  
extends to.  
manner.  
thank heaven.  
than one thinks.  
would know.  
frets me.

## PAGE 7.

*échelon,  
tout de même,  
du moins,  
afin de,  
dû,  
faire crier après,  
tenir bon,*

round of a ladder.  
indeed.  
at least.  
in order to.  
must.  
cause to talk against.  
keep firm.

## PAGE 8.

*tenez,  
m'est avis,  
c'est à n'y pas croire,  
avec humeur,  
convenance,  
mettre à métier,  
d'abord,  
dû céder,  
prête à,  
à la dérobée,  
par bonheur,  
jamais,  
qu'est ce ?  
par ma foi,*

well.  
I think.  
one would hardly believe it.  
ill-naturedly.  
propriety.  
go to work.  
first.  
been obliged to give way.  
ready to.  
secretly.  
happily.  
ever.  
whom does this mean ?  
truly.

## PAGE 9.

*maladresse,  
chez,  
veuillez,  
prendre la peine,  
veiller,  
lot,*

clumsiness.  
at the house.  
please be so good.  
take the trouble.  
to look to it.  
share.

## PAGE 10.

*adresse,  
or parfilé,  
doubler,  
ouate,  
Louis,  
demi-pistole,  
veille,  
ne tiendrez pas,  
mentor,  
que non,  
que si,  
je n'en ferai qu'à ma guise,  
convenu,*

skill.  
goldthread.  
to line.  
wadding.  
a French gold coin (nearly \$4).  
a Spanish coin (about \$1).  
night watch.  
will not hold out.  
guide.  
no.  
yes.  
I shall do as I please.  
agreed.

## PAGE 11.

*qu'est-ce qu'est,  
tu puisse,  
l'embrasse,  
plutôt,  
parvenir,*

what is.  
you can.  
kisses her.  
rather.  
to succeed.

## PAGE 12.

*ne vaut pas,  
ne saurait,  
même alors,  
bosse de la fortune,  
par malheur,  
tout à fait,  
en attendant,*

does not make up for.  
could not.  
even then.  
bump of fortune.  
unfortunately.  
entirely.  
meanwhile.

## PAGE 13.

*bien que je sache,  
néanmoins,  
arraché,  
roberie,  
libre à vous,  
vaut mieux,  
à tout prendre,  
qui montrent la corde  
nous ne nous soucions pas,  
bourgeoises,  
oripeaux,  
mardi gras,  
chiffon,  
jadis,  
de grand cœur,*

although I know.  
nevertheless.  
snatched away.  
wardrobe.  
you are welcome to it.  
worth more.  
in any case.  
threadbare.  
we do not like.  
townspeople, shopkeepers' wives.  
tinsels.  
Shrove Tuesday.  
trinket, rag.  
heretofore.  
with all my heart.

## PAGE 14.

*baguette de fée,  
bahut,  
bien moins,  
depuis deux ans,  
je gagerais presque,  
oui dire,  
emprunter,  
garnitures,  
écharpe,  
en garde,*

wand.  
chest.  
much less.  
for two years.  
I would almost bet.  
heard say.  
to loan, borrow.  
trimmings.  
scarf.  
for safe keeping.

## PAGE 15.

*tout net,  
agrément,  
faut-il ?  
mettre à genoux,  
vous ne sauriez croire,  
par grâce,  
songez qu'il s'agit pour,  
davantage,  
trousseau,  
bruyamment,*

openly.  
consent.  
is it necessary ?  
to kneel down.  
you do not know.  
for pity's sake.  
think that it is the question.  
more.  
dowry.  
noisily.

## PAGE 16.

*péronnelles,  
lâche,  
faire honte,  
taille,  
s'appuie,  
n'a pas,  
dix ans de plus,  
ortolans,  
être fâchée,  
vécu,*

silly women.  
coward.  
to make ashamed.  
waist.  
leans herself.  
is not.  
ten years older.  
birds.  
to be angry.  
lived.

## PAGE 17.

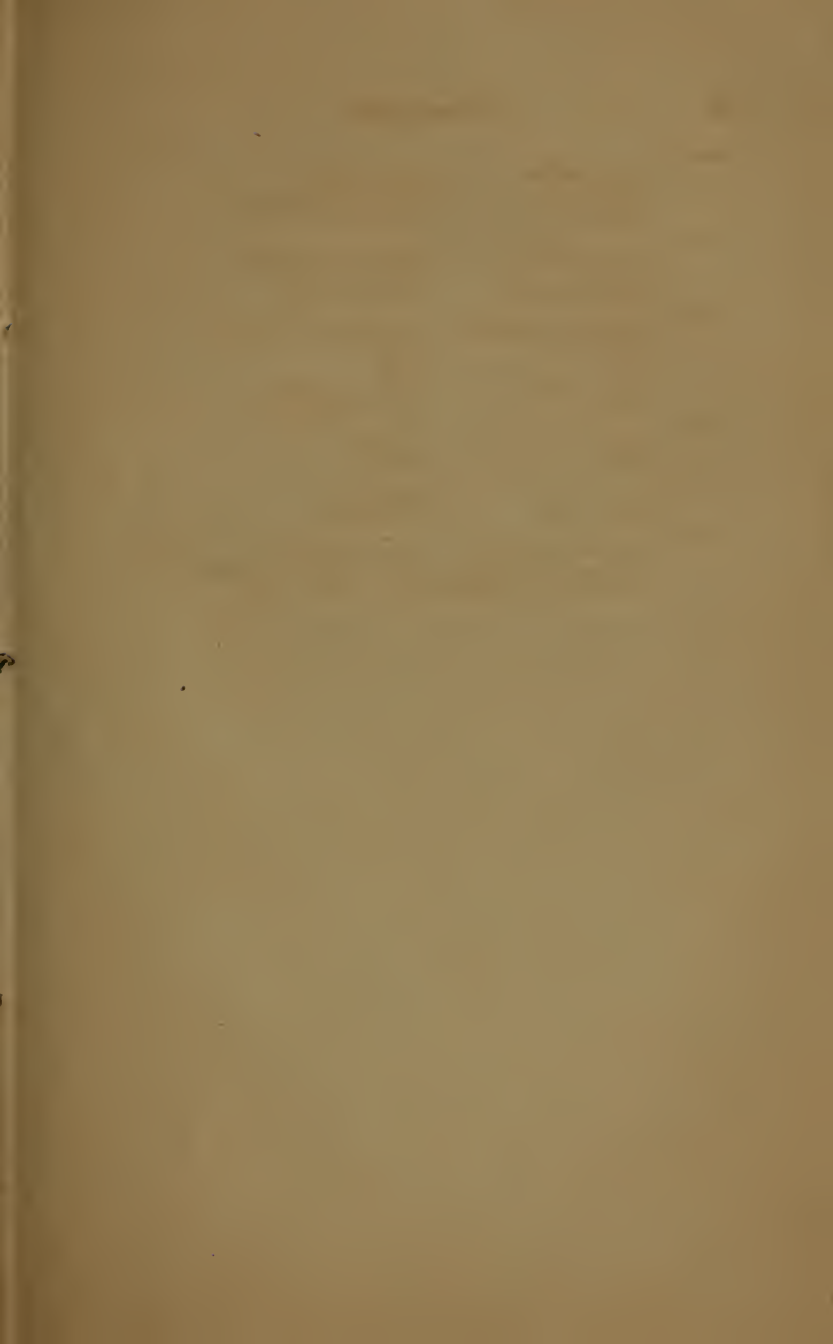
*argent de poche,  
opprobre,  
feu,  
vilipender,  
sans qu'on vous sache gré,*

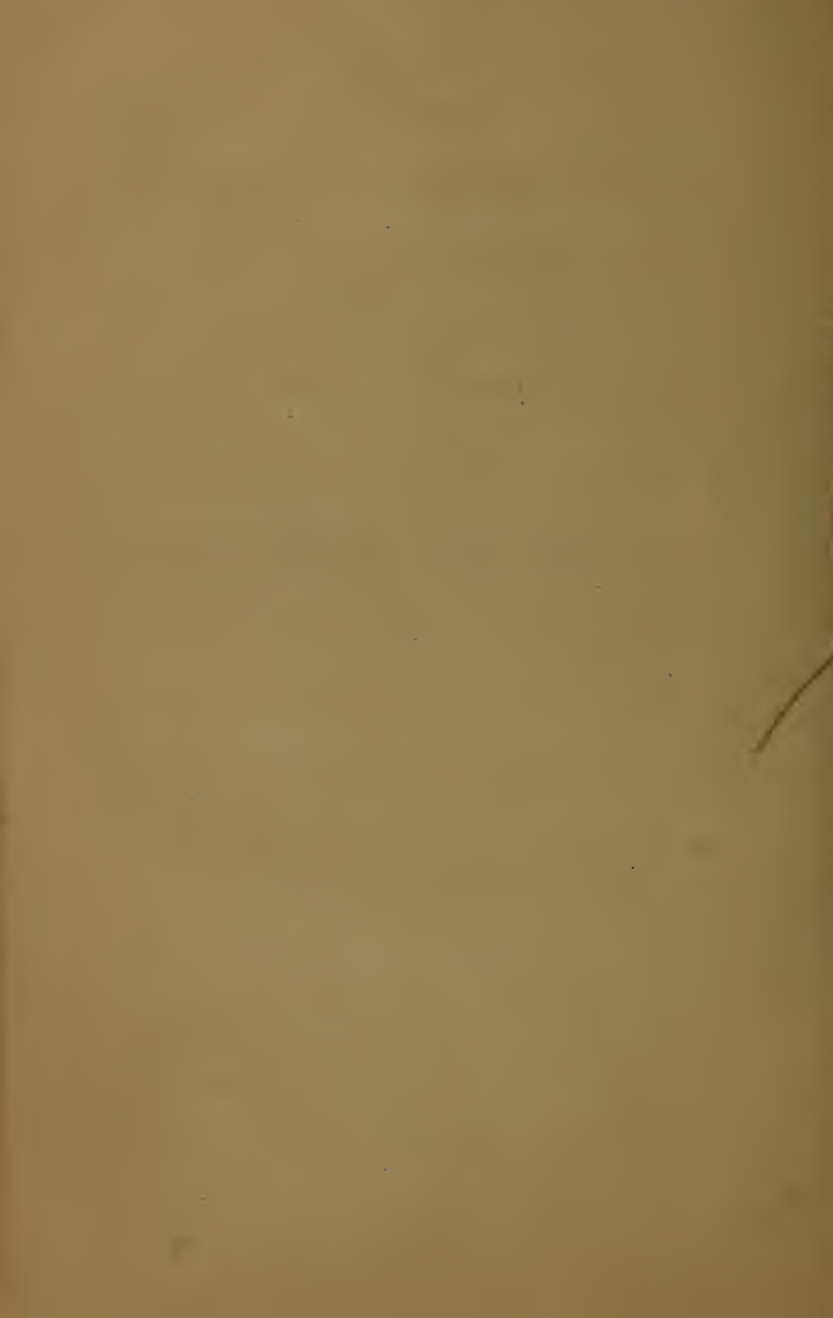
pin money.  
opprobrious.  
late, deceased.  
vilify.  
without thanking you for it.

PAGE 17.	<i>tu viens de dire, tutoyer, jusqu'au bout, exiger,</i>	thou hast said, to say "thou." to the end, perfectly. to require.
PAGE 18.	<i>guère autre chose, émue, anguille sous roche,</i>	scarcely any thing else. touched, tender. something behind.
PAGE 19.	<i>je veux être écorchée vive, point de jour, pique, dû, teniez donc bien, naguère,</i>	I will be skinned alive. daybreak. sticks. ought. you are determined. lately, erewhile.
PAGE 20.	<i>parfois, habileté,</i>	sometimes. skilfulness.
PAGE 21.	<i>grondez-nous, papier joseph,</i>	scold us. tissue paper.
PAGE 22.	<i>ne vous emportez plus, que la lumière s'est fait, mieux vaut tard que jamais,</i>	be no longer excited. that every thing is explained. better late than never.

(ST. CYR.)







## College Series of Modern French Plays,

With English Notes, by VERE, FAMILIAR and ELEGANT. Illustrated, paper.

## I.

LA BATAILLE DE DAMES. Par SCRIBE et LECOUVÉ.  
Price 12 cents.

## II.

LA MAISON DE PENARVAN. Par JULES SANDEAU.  
Price 30 cents.

## III.

LA POUDRE AUX YEUX. Par MM. LABICHE et MARTIN.  
Price 40 cents.

## IV.

LES PETITS OISEAUX. Par MM. LABICHE et DELACOUR.  
Price 40 cents.

## V.

LA JOIE FAIT PEUR. Par MME. DE GIRARDIN. 30 cents.

## VI.

MELLE DE LA SEIGLIÈRE. Par J. SANDEAU. 40 cents.

TROIS PROVERBES. Par TH. LECLERCQ. 30 cents.

VALÉRIE. Par SCRIBE. Price 25 cents.

### Modern French Plays for Children.

LA PETITE MAMAN; par MME. DE M. LE BRACELET,  
par MARIANNE DE GIVAUDAN. Illustrated, paper. Price 25 cents.

LA VIEILLE COUSINE. LES RICOCHETS. 12mo, paper.  
Price 25 cents.

LE TESTAMENT DE MADAME PATURAL. Par R.  
DUMAS. 25 cents.



0 022 011 344 9

4

## German.

- OTTO'S GERMAN CONVERSATION GRAMMAR. By  
Rev. Dr. F. OTTO. Thick revised edition. 1 vol. 12mo, cloth. Price \$2.00.
- INTRODUCTORY GRAMMAR. By F. C. F. KRAUSE. (2mo.  
cloth. Price 50 cents.)
- OEHLSCHLEGER'S PRONOUNCING GERMAN VOC-  
ABULARY. 32mo (1841 issue), cloth. Price \$1.00.
- DIE IRKLICHTER. Ein Mäcchen. 12mo. Pp. 80 cents.
- VERGISSMEINICHT. Von Pörrlein. With English Notes.  
12mo. Paper 30 cents.
- LA BARBIATA. — DAS MÄDCHEN VON TREFFEL. 2mo.  
Illustrated with Four Plates. 12mo. Price 25 cents.
- IMMENSUE. Nouvelle von Th. Stouff. With English Notes.  
12mo. Price 40 cents.
- THE POETRY OF GERMANY. Translated into English  
verse, with the original text on the opposite page. By A. B. SCHUBERT.  
12mo, cloth. Price \$2.00.
- FAUST. Eine Tragödie von Goethe. Paper, \$1.00; cloth, \$1.25.
- HIER MUSS HEIRATHEN, von Wierling, and EIGEN-  
STICH, von Wagner. Price 40 cents.
- WILHELM TELL, ein Schauspiel von Schiller. Paper, 60  
cents; cloth, 90 cents.

## Italian.

- L. B. CUORE. Italian Grammar. 12mo, cloth. Price \$2.00.

## Miscellaneous.

- LANDMARKS OF ANCIENT HISTORY. By M. J. YONGE,  
author of "The Year of History." 12mo, cloth. Price \$1.00.
- DR. RIMMER'S ELEMENTS OF DESIGN, With 26 Plates.  
Price \$2.00.

E. W. CHRISTIE, 703, Broadway, New York.  
S. R. URBING, 13, School Street, Boston.  
F. LEYBOLDT, 1523, Chestnut Street, Philadelphia.

Keep constantly on hand an extensive stock of Foreign Literature,  
Classical, and Miscellaneous Literature.

GRAMMARS, DICTIONARIES, DIALOGUES, IN ALL LANGUAGES.

ORDERS FOR BOOKS NOT IN STOCK PROMPTLY ATTENDED TO.

List of New Books forwarded gratis when requested.

Regular Importations from Europe. Orders forwarded free of charge.



LIBRARY OF CONGRESS



0 022 011 344 9

METAL EDGE, INC. 2008  
PH 7.5 TO 9.5 P.A.T.